

LE PARC DES ATELIERS D'ARLES

Cette brochure a été réalisée par la Ville d'Arles, en collaboration avec l'AREA (Agence Régionale d'Équipement et Aménagement) de la Région PACA. Elle est destinée à présenter le contexte patrimonial, historique et urbain, au moment où des projets ambitieux d'aménagement et la création d'une cité de l'image sont envisagés dans le cadre d'un développement culturel d'Arles.

Sommaire

I. LE SITE DES ATELIERS SNCF.....p. 2

1. L'installation des Ateliers
2. Les premiers Ateliers
3. L'évolution des Ateliers
4. Vers un atelier spécialisé
5. Les installations sociales
6. La Grande Halle
7. Le site archéologique
8. La chapelle Saint-Pierre-des-Mouleyrès

II. LA NÉCROPOLE DES ALYSCAMPS.....p. 12

1. La nécropole dans l'Antiquité
2. La nécropole au Moyen Âge
3. L'église Saint-Honorat
4. Les chapelles du site des Alyscamps
5. Les Alyscamps du XVI^e siècle à la Révolution
6. Le musée en plein air
7. Une nécropole particulièrement saccagée
8. Van Gogh et Gauguin immortalisent le site
9. Les arbres de l'allée des Alyscamps
10. La collection de sarcophages du Musée départemental Arles antique
11. Les restaurations
12. Le quartier des Mouleyrès

III. ARLES, HISTOIRE ET CONTINUITÉ D'UN PATRIMOINE.....p. 22

1. Une véritable stratification urbaine
2. Une chronologie sans faille
3. L'urbanisme arlésien, un conservatoire privilégié de l'histoire du patrimoine
4. La valeur universelle exceptionnelle d'Arles

I. LE SITE DES ATELIERS SNCF

Lorsque les Ateliers SNCF ferment en 1984, la vaste friche industrielle de 11 ha répartie de part et d'autre de la voie ferrée reste sans affectation, créant entre le centre ville et les quartiers est d'Arles (Griffeuille, Mouleyrès), un véritable no man's land. Incendies, squats, dégradations diverses sont le lot de ce site à l'abandon peu à peu envahi par la végétation. Les bâtiments se dégradent et plusieurs toitures s'effondrent. C'est alors que naît dans les années 1990, un important projet de réhabilitation en partenariat avec la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur qui a acquis le côté ouest du site. Celui-ci doit devenir un pôle économique, universitaire et culturel et être le fer de lance d'une renaissance arlésienne au sein d'un nouveau quartier dynamisé par la partie achetée par la Ville d'Arles.



Vue aérienne du site des Ateliers au début des années 1980 (photo DRAC PACA : M. Heller)

En 2000, l'école supérieure Supinfocom s'installe, suivie par l'implantation d'un IUT consacré aux techniques multimédia et d'une résidence universitaire. Parallèlement, l'ancienne chaudronnerie est réhabilitée, devenant la "grande Halle". Enfin, l'Atelier des Roues devient une pépinière d'entreprise, le siège de la communauté d'agglomération et un centre de conservation pour le Museon Arlaten. Les diverses structures présentes participent de ce nouvel ensemble aux fonctions résolument tournées vers l'avenir.

Mais revenons en arrière, lors de la première installation du site.

1. L'installation des Ateliers

Les Ateliers SNCF d'Arles occupent une place importante dans l'histoire du chemin de fer français. Site ancien, remontant aux premières années du développement du rail en France ; site important, illustrant les installations d'une des plus emblématiques compagnies ferroviaires, celle du Paris-Lyon-Méditerranée, il offre un témoignage passionnant de la constitution de cette compagnie puisque chaque fusion des compagnies précédentes a laissé sa trace dans l'aménagement des onze hectares qui lui ont été consacrés.

Ce site est aujourd'hui la trace, ô combien visible dans le tissu urbain, d'une histoire, celle du chemin de fer, qui a contribué à façonner le visage actuel de toute l'agglomération, et qui fut son poumon économique pendant plus de cent ans, favorisant l'émergence d'une mémoire ouvrière encore vive aujourd'hui.

La construction du premier Chemin de Fer Avignon-Marseille donna lieu à des débats mouvementés devant la Chambre des Députés pour l'adoption de l'un des trois tracés en concurrence : tracé Kermaingant par Port-de-Bouc-Arles, tracé Montricher par Salon et tracé Talabot-Didion par Miramas, Arles. Ce fut au cours de la séance du 30 avril 1842 qu'après un long débat, l'intervention, d'Alphonse de Lamartine fit adopter le tracé Talabot :

« En-deux mots, Messieurs, voici la raison qui me décide et qui tranche pour moi le doute, le doute que j'ai un instant partagé avec vous. J'ai ouvert la carte, je suis allé sur les lieux, j'ai vu, j'ai suivi, j'ai embrassé de l'œil, de la pensée, du calcul, cette magnifique, large, profonde vallée du Rhône que la nature semble avoir creusée et dessinée dans ses détours jusqu'au cœur du pays le plus fertile et le plus industriel de la France, jusqu'à Lyon pour en faire la grande route fluviale, le grand déversoir du commerce et des produits agricoles de notre pays. Le Rhône à Arles est encore navigable pour les navires dont le tonnage supérieur ne les laisse flotter que sur la Mer et où ces navires étaient forcés de s'arrêter pour transborder leurs marchandises sur les bateaux plats et plus légers du fleuve. A un point pareil du cours des fleuves, la nature a écrit la place d'une ville. Elle s'y fonde nécessairement, et pour peu que des circonstances violentes ne viennent pas la neutraliser, elle y grandit, elle y prospère, elle y enrichit le pays auquel elle appartient. Telle est précisément l'admirable position d'Arles, et l'Antiquité qui ne jetait pas ses essais, ses colonies au hasard, ne s'y était pas trompée ; ses quais, ses monuments vous le témoignent ».

Lorsque fut ainsi décidé ce tracé, Arles fut choisie pour la construction d'un atelier général et d'un grand dépôt de machines pour le nouveau réseau. L'emplacement prévu fut en grande partie les terrains occupés par une nécropole antique : les Alyscarnps. Cette nécropole, d'abord païenne, puis à partir du IV^e siècle jusque vers la fin du XV^e siècle, chrétienne, eut une renommée considérable et sa démolition pour la construction de la ligne Avignon-Marseille et des Ateliers d'Arles donna lieu à d'importantes discussions.

2. Les premiers Ateliers

L'octroi de la concession de la ligne Avignon-Marseille fut accordé aux sieurs Talabot, Richard, Chaponnière et Rey de Foresta, par la loi du 23 juillet 1843. Le 9 mai 1844, le tribunal de Tarascon rendit un jugement d'expropriation pour tous les terrains intéressés par le tracé de la voie ferrée et l'emplacement des futurs Ateliers.

Commencés pendant l'hiver 1844, les Ateliers furent terminés en 1856. Entre temps, le service des voyageurs avait été ouvert et l'inauguration de la ligne d'Avignon à Marseille donna lieu à une grande manifestation le 8 janvier 1848 dans l'immense rotonde des locomotives d'Arles où eut lieu un banquet de 600 couverts.

Les constructions d'origine, telles qu'elles se présentaient en 1856, comprenaient :

- Un atelier de machines (fabrication, réparation),
- Un atelier de voitures,
- Un atelier de wagons,
- Un dépôt de machines.



- Bâtiments construits vers 1850
- Bâtiments construits vers 1860
- Bâtiments construits vers 1890

Plan chronologique du bâti des ateliers (SRI PACA : N. Pégand)

3. L'évolution des Ateliers

En 1864-65, les ateliers de wagons disparaissent sur Nîmes et Marseille, par contre la chaudronnerie est nettement renforcée, ainsi que les remises, pour machines dont le nombre est augmenté. En 1869 nous lisons dans un rapport de M. l'Ingénieur en Chef du Matériel et de la Traction à M. le Directeur de la Compagnie P.L.M. : « Depuis 15 ans ces Ateliers sont restés ce qu'ils étaient au début. Rien n'a été fait pour augmenter la production. Le nombre des machines a doublé, les parcours ont triplé. Il faut construire 100 machines neuves par an ».

Un décret du 16 mars 1870 signé par Napoléon III approuve le projet d'agrandissement des Ateliers d'Arles. Ce projet est exécuté en 1872 et comporte principalement l'atelier des forges. Enfin en 1883 un vaste projet d'agrandissement général des Ateliers d'Arles prévoit le départ :

- à Avignon, du dépôt des machines,
- à Oullins, de l'atelier des voitures,
- un atelier de roues et ressorts est construit à l'est des voies principales,
- la chaudronnerie, le montage et les forges sont allongés de 50 m vers l'est.

L'effectif des Ateliers varia dans cette période de 1 200 en 1872 à 1 000 en 1933, en passant par un maximum de 1 800 en 1920. Parmi les locomotives construites aux Ateliers d'Arles nous trouvons :

- 1855-1860 : Crampton 3 A - 3 B
- 1908 : 240 A
- 1910-1914 : 140 B - 140 E.

De nombreuses modifications, réparations générales furent faites sur la plupart des locomotives à vapeur en service sur le réseau P.L.M. En 1933, par suite de la crise économique qui se manifestait depuis 1931, il est décidé de ne plus réparer de locomotives à vapeur aux Ateliers d'Arles. Le montage est désaffecté, seuls les tenders continuent à être réparés dans l'atelier de chaudronnerie.



Entrée des ateliers au début du XX^e siècle (coll. particulière)

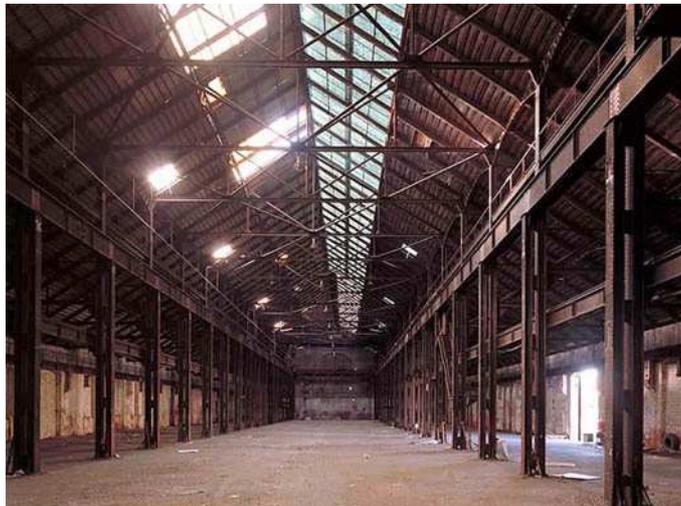
4. Vers un atelier spécialisé

La période 1935-1939 vit la modernisation :

- de l'atelier des forges : mise en place de pilons auto-compresseurs,
- des machines-outils : suppression des transmissions.

Par ailleurs le montage fut utilisé en partie pour un atelier de la voie.

Pendant la guerre 1939-1940 toute la partie ouest des ateliers d'Arles fut cédée à l'Armement. Le 1^{er} janvier 1947 la Région de la Méditerranée est créée et les Ateliers d'Arles devenus autonomes sont rattachés à cette région.



La halle de la chaudronnerie de fer (photo SRI PACA : F. Baussan)

L'ancien montage est transformé, sa charpente remise en état et il devient un grand atelier de mécanique générale avec des machines-outils modernes : l'atelier est vaste, bien éclairé et chauffé en hiver par des calopulseurs à air chaud.

Il comprend : - un centre réparateur de machines-outils et de divers outillages,
- un atelier de réparation de moteurs électriques avec bobinage,
et on y fait tous les travaux courants de mécanique générale : pièces de parc, de magasin, etc...

La chaudronnerie devient un centre réparateur de grues et chariots de manutentions de toutes sortes pour le Sud-Est et la Région de la Méditerranée. On y fabrique ou transforme également des pylônes, potelets de tous modèles pour le Service des Installations Fixes (S.E.S.).

L'atelier des roues qui dispose de machines-outils puissantes, permettant l'usinage de tous les essieux de locomotives et de wagons, va être réorganisé pour en améliorer le rendement par une suite plus logique des opérations et une réduction importante des manutentions.

On a ainsi réduit au minimum les manutentions intérieures par wagons et mis au point une organisation qui ne laisse aucune place aux temps morts, incompatibles avec des délais de réparation très réduits.

En 1956, au moment où ils fêtent leur Centenaire, les Ateliers comprennent une surface totale de 12 ha 8 a, dont 3 ha de bâtiments. Leur effectif est alors de 700 agents.

5. Les installations sociales

Nous trouvons installés dans les Ateliers :

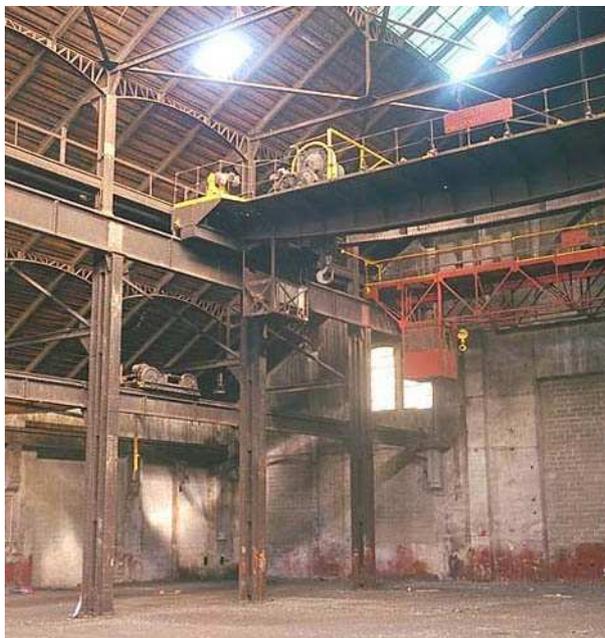
- Un centre social bien équipé près de la porte des Ateliers. Sous la direction d'une assistance sociale, il comprend des cours d'enseignements ménager (couture, cuisine), des leçons de gymnastique corrective, des consultations d'enfants assurées par un médecin spécialiste. De plus ce centre est à la disposition des agents de tous les services en résidence à Arles, désireux de soumettre leurs problèmes familiaux ; il s'occupe des placements médicaux et sociaux des enfants et des colonies de vacances.
- Un cabinet médical de consultation, doté d'un appareil de radiographie avec une infirmière en permanence.
- Une cantine ouverte aux agents, midi et soir.
- Une bibliothèque et des salles réservées pour les sociétés d'agents dont une équipée avec appareil de cinéma.
- Chaque atelier divisionnaire possède ses vestiaires en cours de modernisation avec vasques et armoires métalliques et des cabines de douches. Des fontaines réfrigérantes sont à la disposition du personnel de chaque section.

Ces Ateliers tels qu'ils sont devenus sont pour la Région de la Méditerranée un puissant moyen de production (environ 90 000 heures productives mensuelles) lui permettant d'assurer en pièces de parc la plupart des besoins de ses dépôts traction, d'avoir des centres réparateurs principalement orientés sur les engins de manutention et l'outillage, utiles aux trois services, enfin des possibilités de confection et d'entretien du Matériel S.E.S., situées à côté de son magasin régional.

Telles sont les considérations qui guidèrent la Région de la Méditerranée dans l'étude de la réorganisation des Ateliers d'Arles. Cette réorganisation a été conduite avec le souci primordial de travail aux moindres frais, sans rien sacrifier aux exigences de la qualité. Cependant, à partir des années 1960, l'activité décroît dans les ateliers qui deviennent technologiquement inadaptés. Jugée excédentaire dans le dispositif ferroviaire moderne, l'entreprise ferme ses portes en 1984.

6. La Grande Halle

Bâtiment parmi les plus vastes des anciens Ateliers, la Grande Halle abritait autrefois la chaudronnerie. Cette activité nécessitait de puissants moyens de manutention, telle le soulèvement des chaudières de locomotives, ce qui explique le volume de l'édifice et son équipements en ponts roulants aériens.



Ponts mobiles de la chaudronnerie de fer (SRI PACA : photo F. Baussan)

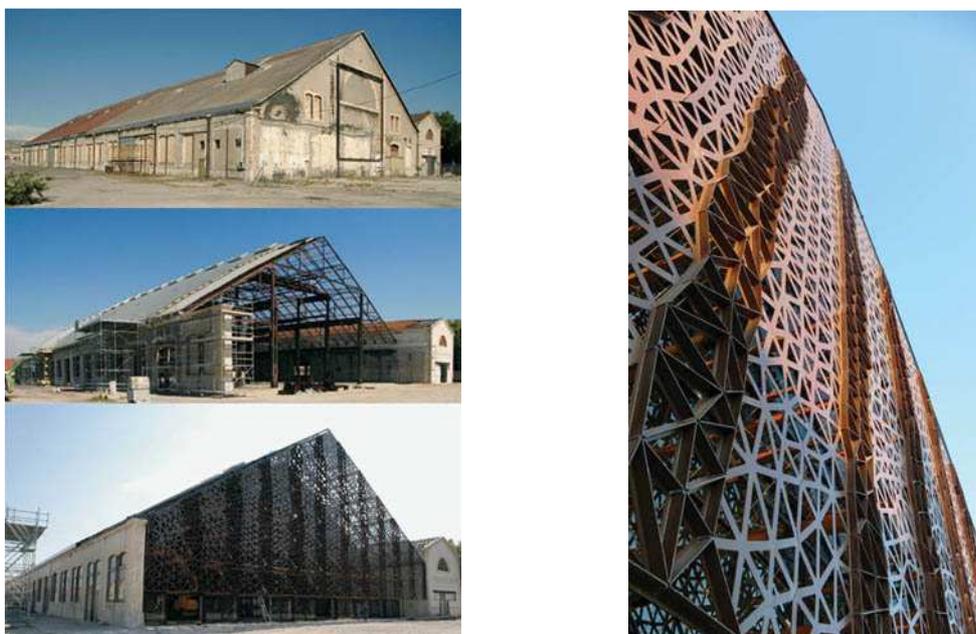
Son emplacement actuel a fait l'objet d'une utilisation dès le milieu du siècle. Un bâtiment initial abritait les forges et fut affecté dès les années 1860-70 à la chaudronnerie et à l'atelier des tenders (partie ouest de l'édifice actuelle). Des rotondes, servant aux manœuvres des machines s'élevaient à l'est, en bordure des voies ferrées.

Dans les années 1880-90 intervint une importante restructuration du site allant dans le sens d'une spécialisation au sein du réseau des implantations industrielles du PLM. Des sections, appelées à déménager dans d'autres villes, furent détruites. Ce fut le cas des rotondes, la fonction de dépôt étant alors transférée à Avignon. Le bâtiment occupé par la chaudronnerie pouvait ainsi gagner vers l'est.

Pourtant, celui-ci ne fut pas agrandi sur le mode architectural des années 1840-1850, mais entièrement reconstruit. D'après des documents et plans de la SNCF, le nouvel atelier fut édifié en deux campagnes de travaux, ceci probablement pour limiter les désagréments du chantier dans le bon fonctionnement de l'entreprise.

A partir de 1888, fut construite une partie est de six travées, à l'emplacement de la rotonde détruite ; vers 1893-1894, fut ajoutée la partie ouest, de treize travées. Conçue néanmoins comme un ensemble, cette halle respecte l'unité architecturale du site qu'ont toujours souhaité ses concepteurs. Comme l'ensemble des activités, la chaudronnerie connaîtra une réduction progressive de ses travaux, avec notamment le transfert à Oullins, dans les années 1930, du principal atelier de réparation des locomotives.

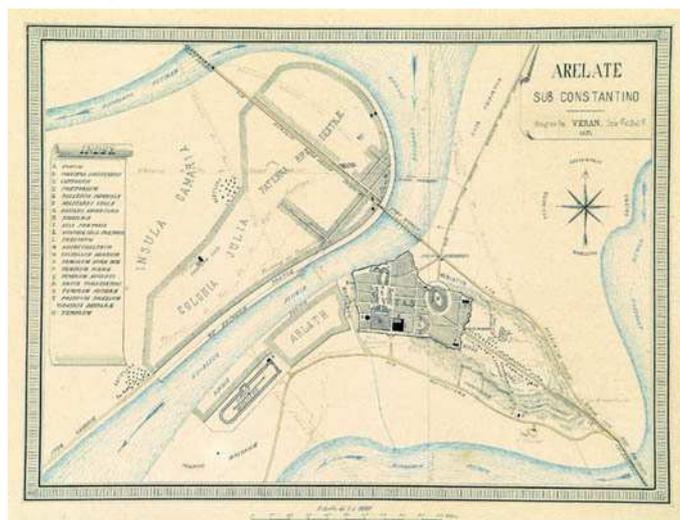
La restauration extérieure de la Grande halle a été réalisée et financée par la Région PACA. Les architectes chargés du projet furent Henri Rivière et Alain Moatti. L'inauguration a rassemblé un nombreux public le 5 octobre 2007. On travaille aujourd'hui à lui trouver un avenir à la mesure de ses dimensions...



Restauration de la halle de chaudronnerie (photo Ville d'Arles) / Résille du pignon ouest (Agence Moatti et Rivière)

7. Le site archéologique

La zone des Ateliers SNCF est très intéressante du point de vue archéologique. La voie Aurélienne bis reliant Arles à Aix-en-Provence par Marseille, structure **la partie septentrionale** des Alyscamps et du site des Ateliers. Orientée nord-ouest/sud-est, elle sortait de la ville par la porte d'Auguste (ou porte de la Redoute), condamnée à une date inconnue, pour se diriger ensuite vers le pont de Crau par les collines de Mouleyrès. Son tracé est probablement partiellement repris par l'actuelle RN 453 entre la porte d'Auguste et le pont de la Crau et était doublé dans ce secteur par l'aqueduc d'Arles ; cependant aucune trace matérielle de cette voie n'a pu à ce jour être observée dans ce secteur.



Arelate sub Constantino, échelle 1/10 000^e, A. Véran, 1876 (coll. Museon Arlaten ; photo J.-L. Mabit)

L'aqueduc provenant du nord des Alpilles, long de 51 km, approvisionnait en eau la ville d'Arles. Après avoir traversé le revers de la vallée des Baux puis le marais du pont de Crau, il se dirigeait sous terre en droite ligne vers la porte d'Auguste *via* le versant méridional de la colline du Mouleyrès en longeant la voie romaine.

Aérien dans le secteur marécageux, il est ensuite devenu souterrain dans le secteur de Mouleyrès probablement, non loin des Ateliers de la SNCF. Plusieurs portions de cet aqueduc souterrain ont été observées dans le secteur des Mouleyrès, en particulier près des anciens Ateliers de la SNCF à une cinquantaine de mètres à l'est du portail d'accès, une portion d'aqueduc a été englobée dans le mur de soutènements nord.

Mais l'essentiel des découvertes archéologiques sont à relier à la grande nécropole du quartier sud-est de la ville (nécropole des Alyscamps).

Dans la zone est de la nécropole, en bordure de l'ancien couvent des Minimes, dans l'enceinte des Ateliers SNCF, "dans le talus du chemin", l'archéologue Fernand Benoit a observé un ensemble de sarcophages. Un sarcophage est toujours en place, une dizaine d'autres ont été replacés sur une terrasse.



Sarcophages dans l'enceinte des anciens Ateliers SNCF (photo M. Heijmans)

Dans la partie méridionale des Ateliers dans le cadre du projet de réhabilitation du site pour l'aménagement de la "Grande Halle", F. Raynaud a réalisé en octobre 2006 un diagnostic qui a révélé, à une centaine de mètres au nord-est de la chapelle Saint-Honorat, un secteur de la nécropole paléochrétienne présentant deux phases principales d'inhumation.

La première phase d'occupation, datée des IV^e-V^e siècles, se caractérise par des tombes à inhumation dont les fosses sont en grande partie implantées, voire creusées dans le substrat rocheux qui présente une déclivité vers l'est.

Une dizaine de tombes orientées nord-ouest/sud-est, ont été observées : cinq se trouvaient dans des fosses semi-rupestres présentant des dalles sur le champ sur certaines de leurs parois : deux tombes, au fond formé par le substratum, étaient creusées dans une couche limoneuse surmontant le substrat ; une tombe d'enfant était en cercueil de bois (présence de clous) ; enfin deux tombes étaient contenues dans une amphore.

On ajoutera à cela la découverte, d'une part, d'une dalle en calcaire plate orientée nord-est/sud-ouest qui pourrait appartenir au couvercle d'une tombe et, d'autre part, d'ossements humains reposant sur le substrat rocheux mais dont les fosses d'inhumation n'ont pu être observées.

Une seconde phase d'occupation du cimetière datée du V^e siècle, se caractérise par la présence de cinq inhumations en sarcophage orientés nord-est/sud-est. Les sarcophages en calcaire tendre possèdent des cuves en grande partie arasées et dont le fond est taillé de manière à ménager un petit relief qui devait faire office de "banquette céphalique". Aucun couvercle en place n'a été découvert.

Par ailleurs, au nord de ces sarcophages, a été dégagée une structure maçonnée constituée de deux murs de moellons liés au mortier disposés perpendiculairement, sans doute l'aménagement de support d'une sépulture disparue. L'arase de cette construction était recouverte par une fine couche de limon brun dans laquelle ont été recueillis des tessons de céramiques des II^e et IV^e siècles.

Après leur abandon, les sépultures ont été définitivement recouvertes par les dépôts de limon sableux. Un drain aménagé dans ce niveau et les traces de charrues inscrites sur les bords des sarcophages permettent de restituer une période de mise en culture de cet espace à l'époque moderne. Dans le mur des Ateliers SNCF du PLM, vers le pont des Flâneurs sur la route de Pont de Crau, a été observée en remploi une épitaphe en marbre conservée au M.D.A.A.



Épitaphe de Quartina (MDAA : photo M. Lacanaud)

Non loin de là, sur le chantier dit de Rochefleur, situé entre le chemin des Minimes et la rue du Docteur Zamenhof, lors de la surveillance des travaux de la "résidence des Alysescamps" en 1976, l'équipe archéologique des Musées d'Arles a observé une vingtaine d'incinérations datées du I^{er} siècle apr. J.-C. et quatre sarcophages (dont trois complets) de l'Antiquité tardive. La plupart des incinérations se présentaient sous la forme "d'une lentille de cendres légèrement ovalisée" (diam. 30 à 120 cm) avec des traces de rubéfaction sur le rocher.

Près de l'avenue Victor Hugo, les ouvriers de la Compagnie de chemin de fer de la Tour Saint-Louis ont découvert, en 1885 des vestiges antiques susceptibles d'appartenir à un mausolée : "un chapiteau corinthien à peu près intact et d'une bonne exécution ; deux fûts de colonnes cannelées, quatre pierres d'assez forte dimension, ayant toutes une face oblique sur laquelle on voit encore des restes de corniche ; une amphore à anses, presque intacte et mesurant 1 m environ", et enfin un fragment d'inscription. Le lieu de conservation du mobilier est inconnu.

Dans l'enclos Martin, situé près de la chapelle de la Genouillade, un ouvrier mineur dénommé Rey Laurent a découvert, en décembre 1886, une épitaphe à sommet cintré, gravée "sur une pierre d'un grain assez fin" daté du II^e-III^e siècle apr. J.-C., aujourd'hui conservée au M.D.A.A.

Il est à souligner que des diagnostics archéologiques réalisés dans le quartier de la Genouillade en 2002, par C. Richarté et en 2003 et 2005, par F. Raynaud, ont montré que les niveaux archéologiques antiques ont totalement été détruits par les travaux du XIX^e siècle. Seuls quelques tessons du Haut Empire, "piégés dans les anfractuosités du rocher", ont été recueillis en 2002 par C. Richarté à une cinquantaine de mètres à l'est de la chapelle de la Genouillade.

Incontestablement, la zone des Ateliers SNCF est riche du point de vue archéologique. Dans le cadre du projet Luma, 6 mois de fouilles sont prévus pour mettre au jour les vestiges de la nécropole à cet endroit. Les objets archéologiques trouvés seront entreposés dans un bâtiment voisin appartenant à l'ensemble des Ateliers. Il faudra à plus long terme trouver un lieu de stockage définitif, le Musée départemental Arles antique n'ayant pas la place d'accueillir ce matériel.

L'implantation d'un futur bâtiment (projet Luma) prendra en compte d'éventuels vestiges architecturaux si on en trouve. Ils seraient laissés en place et selon leur importance, valorisés.

8. la chapelle Saint-Pierre-de-Mouleyrès

L'actuelle église Saint-Pierre-de-Mouleyrès, qui trône au milieu de falaises artificielles aménagées lors des travaux de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée (PLM) de la seconde moitié du XIX^e siècle, se trouve à l'emplacement d'une basilique paléochrétienne consacrée à saint Pierre et saint Paul connue par l'inscription de *Petrus* découverte en 1867. L'inscription, datée du 19 janvier 530, souligne que cette fondation est due à *Petrus* ou à son père *Asclepius* et permet de la placer au début du VI^e siècle.



Inscription de Pétrus (MDAA : photo M. Lacanaud)

De la basilique, qui pourrait correspondre à la *basilica Apostolorum* mentionnée dans la *Vie de Césaire*, ne subsiste aucune élévation ; l'église actuelle, d'origine médiévale, a pour sa part été démolie en 1536 avant d'être restaurée au XVII^e siècle. Cependant les fouilles réalisées en 1876 par le conservateur du musée de Genève H. Gosse ont permis de mettre au jour, "aux abords" de l'édifice deux fragments de plaques de chancel en calcaire appartenant à la décoration de la basilique. Aujourd'hui conservés au Musée archéologique de Genève, ils représentent, pour l'un (62 x 67 cm), un motif d'étoiles alignées sur trois registres et, pour le second (63 x 75 cm), trois rangées de cercles concentriques à l'intérieur desquels sont placées des étoiles à six branches.

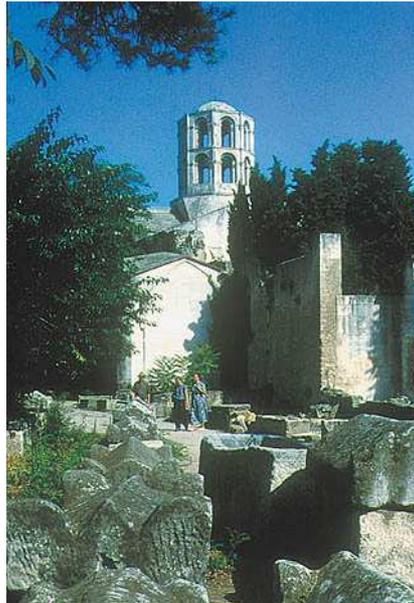
Autour de la basilique s'est développée une riche nécropole paléochrétienne d'où proviennent la plupart des inscriptions arlésiennes du VI^e siècle apr. J.-C.. Cependant on ignore presque tout de l'organisation de la nécropole et du contenu des tombes. En 1767, C. de Gaillard indiquait que le "tertre au milieu duquel on a bâti la chapelle Saint-Pierre est entièrement parsemé de tombeaux sur plusieurs desquels on distingue encore des traces d'inscriptions qu'il est maintenant impossible de lire. La plupart ont été brisés ; d'autres, en très grand nombre sont enfouis dans la terre [...]".

En 1847 et en 1887, dans la coupure des lignes des voies ferrées de Marseille et de Saint-Louis-du Rhône, des "sarcophages de basse époque" ont été observés. Aujourd'hui, certaines de ces tombes sont encore visibles. Parmi le matériel lapidaire chrétien mis au jour outre un sarcophage, près d'une vingtaine d'inscriptions chrétiennes ont été recueillies pour l'essentiel au cours des travaux liés au creusement de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Certaines d'entre elles ont été réalisées sur des pierres remployées (fragments de sarcophages du Haut Empire).

L'absence de textes permet de supposer que c'est bien la construction de la basilique de Pierre et Paul qui a donné naissance à cette nécropole dont l'apogée se situe, du moins d'après les inscriptions, une génération après la fondation de la basilique.

II. LA NÉCROPOLE DES ALYSCAMPS

Les Alyscamps, qui figurent sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, sont protégés à deux titres : au titre des Monuments historiques (loi 1913) et à celui de la loi sur la protection des sites (1930).



Église Saint-Honorat des Alyscamps (photo Ville d'Arles)

1. La nécropole dans l'Antiquité

Bien que l'on ne désigne généralement par le nom d'Alyscamps que l'église de Saint-Honorat et l'allée des sarcophages (aménagement artificiel du XVII^e siècle), et qu'on l'associe à la période chrétienne, le terme s'applique à toute la nécropole orientale qui s'est développée le long de la voie Aurélienne. Grâce à des études et fouilles récentes, on connaît mieux l'évolution de cette nécropole romaine, dont la partie la plus ancienne, qui date de la fin du I^{er} siècle av. J.-C., de trouvait au pied même du rempart. Tandis que cette partie haute de la nécropole n'a reçu que des incinérations, on constate une extension de la nécropole vers les parties basses, au sud et à l'est, à partir du II^e siècle, quand on commence à pratiquer l'inhumation.

Le long de l'allée des Alyscamps, les sarcophages sont en calcaire local, généralement assez simples, et ne portent aucun décor, à l'exception d'une sorte d'herminette ou *ascia*, et d'une équerre avec fil de plomb. Ces dessins, trop fréquents pour indiquer seulement le métier du défunt, symbolisent la consécration de la tombe et la place sous la protection divine. Certains sarcophages présentent au centre de la cuve une inscription funéraire, placée dans un cartouche. Ces textes sont devenus aujourd'hui souvent illisibles mais un corpus en a été fait au XVIII^e siècle et se trouve conservé à la médiathèque d'Arles.



Allée des sarcophages



Fil à plomb figuré sur un sarcophage (photos Ville d'Arles)

C'est à l'extrémité sud-est de cette nécropole, à l'endroit de l'église Saint-Honorat que fut inhumé, selon la tradition, le martyr arlésien Genest (Genesisius), un greffier qui avait refusé de signer les condamnations à mort, sans doute à l'époque des persécutions sous l'empereur Dèce (250). Poursuivi par des légionnaires, il traversa le Rhône à la nage, mais fut rattrapé à Trinquetaille et décapité près d'un mûrier. Son corps fut ramené sur la rive gauche et enseveli aux Alyscamps, dans une zone qui ne semble pas avoir servi antérieurement pour des inhumations. Ces deux lieux sont devenus, au cours des siècles, des centres de nécropoles *ad sanctos* ("auprès des saints") et, aux V^e et VII^e siècles, les auteurs chrétiens rappellent volontiers que la ville, l'*urbs Genesisii*, était protégée par le sang et le corps du martyr. Les débuts de cette vénération demeurent imprécis.

La tombe de Genest ne se distinguait certainement pas des autres sépultures aux alentours. La fouille de la crypte de Saint-Honorat a certes permis la découverte de plusieurs tombes en coffre de bois, datables du IV^e siècle, mais aucune n'a reçu un traitement qui laisserait supposer qu'ils s'agissait de tombes privilégiées, ni d'ailleurs de tombes chrétiennes.

D'autres inhumations datables du IV^e siècle ont été fouillées en 1975 sur le site du jardin d'Hiver, à plus de 700 m à l'ouest de Saint-Honorat. Ici, plusieurs épitaphes permettent de conclure que les défunts étaient chrétiens. Durant une grande partie du IV^e siècle, malgré l'émergence du christianisme, la sépulture de Genest n'a pas particulièrement attiré des inhumations riches et aucun des sarcophages décorés en marbre, qui forment l'une des collections les plus riches du monde, n'a été trouvé près de l'emplacement présumé de sa tombe.

Ce n'est que dans la seconde moitié du IV^e siècle, avec l'importance croissante du culte des reliques, que la sépulture de Genest commence à être recherchée pour des inhumations, et notamment celles des évêques arlésiens, dont le premier est sans doute Concordius, mort vers 380-390. La première attestation certaine de l'existence d'une basilique funéraire à cet endroit ne remonte cependant qu'au milieu du V^e siècle, quand l'évêque Hilaire est inhumé "*in basilica sanctis Genesisii*".



Sarcophage de Concordius et couvercle du sarcophage d'Hilaire (MDAA : photos M. Lacanaud)

Les fouilles menées dans les années 1930-1950 devant Saint-Honorat permettent d'observer cet entassement de tombes de fidèles qui souhaitaient reposer le plus près possible du martyr et de profiter de sa sainteté.

Ces sarcophages relativement simples et sans décor ni épitaphe, sont posés dans les enclos funéraires qui correspondent probablement à des concessions familiales et collégiales. Plusieurs de ces enclos se sont succédés, bien que la chronologie exacte demeure imprécise. Dans l'un des murs a été trouvé un tesson de céramique datable de 360-470. La même datation est donnée par des monnaies trouvées lors de fouilles anciennes, mais associées, semble-t-il, à de la céramique un peu plus récente.



Enclos funéraire devant l'église Saint-Honorat (Ville d'Arles : photo H.-L. Casès)

Ces enclos montrent une orientation légèrement différente par rapport à celle de l'église Saint-Honorat, qui a été construite à partir du XI^e siècle, remplaçant une église préromane dont la date reste incertaine. De nombreuses légendes furent racontées sur le site des Alyscamps. On disait qu'un courant miraculeux du Rhône amenait, jusqu'à une plage de sable près de la ville, le corps de ceux qui voulaient être enterrés près des reliques des saints conservées dans la crypte de Saint-Honorat. Une chanson de geste expliquait que tous ces sarcophages avaient surgi du sol pour recevoir les corps des tués lors d'une bataille de Charlemagne contre les Sarrasins... Les nombreux fidèles qui accomplissaient le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, venaient ici se recueillir, colportant ces légendes.

2. La nécropole au Moyen Âge

Au Moyen Âge, ce site comportait de nombreux caveaux, chapelles et monuments funéraires. De ces constructions, peu de vestiges subsistent. Située à l'entrée du site, l'église, dont il ne reste que le porche roman, appartenait au premier couvent de femmes créé par l'évêque Césaire en 512. Pour des raisons d'insécurité, ce couvent fut très rapidement transféré à l'intérieur des remparts dans le quartier de l'Hauteure.

Au Moyen Âge, la partie orientale de la nécropole des Alyscamps appartenait à la puissante abbaye Saint-Victor de Marseille, contrairement à la partie occidentale, qui faisait partie du monastère Saint-Jean, fondé par l'évêque Césaire au début du VI^e siècle. Pour les moines de Saint-Victor, le vocable du martyr arlésien n'était sans doute pas aussi prestigieux, et ils l'ont remplacé par celui d'Honorat, évêque d'Arles entre 426 et 429, mais surtout fondateur du monastère de l'île de Lérins, l'un des foyers, avec Saint-Victor, du monachisme provençal.

En 1426, les religieux de Saint-Victor cédèrent leur prieuré, presque abandonné et vide de reliques au monastère Saint-Honorat de Tarascon. La nécropole des Alyscamps perdue en tant que cimetière jusqu'au XV^e siècle.

3. L'église Saint-Honorat

L'histoire monumentale de l'église Saint-Honorat n'a pas encore été tout à fait élucidée. L'église romane réutilise dans sa crypte une abside antérieure dont la date est incertaine. Le mur latéral nord de la nef renferme un portail plus ancien en pierre de taille qui conserve quelques traces de peintures du XII^e siècle. Interprétée jadis comme le portail d'une première chapelle orientée nord-sud, cette porte paraît certes antérieure à l'église actuelle, mais elle se trouve située dans l'alignement d'un mur gouttereau encore plus ancien, qui atteste l'existence d'une église préromane sur le même emplacement. Ce mur et son homologue au sud renferme la partie occidentale de la nef romane, incomplète, que l'on avait commencé à aménager dans l'enveloppe plus ancienne, vers le second tiers du XII^e siècle.



Enfeu dans la nef découverte de l'église (Ville d'Arles : photo : H.-L. Casès)

Une étude d'élévation et un sondage ont mis en lumière l'évolution particulièrement complexe et sans doute longue de l'édifice : à un premier état appartiennent des murs en petit appareil de moellons dont les fenêtres en plein cintre, une porte au nord-ouest et les angles ont été réalisées avec des pierres taillées de toute évidence dans les cuves de sarcophage réemployées. La façade de cette première nef se trouvait déjà sur l'emplacement de la façade du XII^e siècle.

Dans un second temps, postérieur sans doute à la reprise de l'église par les moines de Saint-Victor, en 1040-1044, l'église fut prolongée vers l'ouest, et surélevée en la décorant de nouvelles fenêtres au sud. De cette seconde construction, il ne subsiste pour l'essentiel que le mur sud, où on lit encore l'arrachement du mur de façade. Au second quart du XII^e siècle, on décida de reconstruire l'église tout en conservant les murs de la première nef. L'édifice entièrement en pierres de taille, reçut un chevet à trois absides dont la courte travée de chœur s'ouvre sur un transept. La crypte sous la vaste abside principale surélevée contenait les reliques de saint Genest, d'Honorat et d'autres saints évêques des premiers temps chrétiens. Elle n'était à l'origine accessible que par deux longs couloirs latéraux. La croisée est couverte d'une coupole sur trompes que surmonte un beau clocher octogonal dont les deux étages sont agrémentés d'un décor d'inspiration antique. Au XVI^e siècle, le transept fut modifié par la construction d'épais massifs cylindriques destinés à consolider les piliers romans, et par le dédoublement des ses arcades.

La nef, à trois vaisseaux couverts de voûtes en berceau qui naissent à la même hauteur, ne put être achevée. Seule la dernière des cinq travées prévues et le mur sud de la quatrième furent réalisées, avec l'amorce de certains piliers et de la façade occidentale, dotée d'un beau portail dans le style roman de la fin du XII^e siècle. L'édifice, dont la construction fut abandonnée, d'après les textes, au début du XIII^e siècle, accueillait par la suite des enfeus (niches funéraires dans les murs, destinées à recevoir des tombes).



Portail occidental de l'église Saint-Honorat (Ville d'Arles : photo H.-L. Casès)

Du XV^e au XVII^e siècles, datent les nombreuses chapelles funéraires, aujourd'hui en partie détruites, qui vinrent se greffer autour de la vénérable église.

4. Les chapelles du site des Alyscamps

Le site possédait autrefois de nombreuses chapelles funéraires, toutes détruites, hormis la chapelle Saint-Accurse et la chapelle des Porcelet, ainsi que celles qui sont accolées à l'église Saint-Honorat : la chapelles de la famille des Mollègès (XV^e siècle) à gauche de la troisième travée, belle construction du gothique flamboyant, et les chapelle des famille d'Oraison, de Castellane et de Quiqueran.

Chapelle Saint-Accurse.

Située à l'entrée du site, elle fut bâtie en 1520, en expiation de la mort d'Accurse de la Tour, tué en duel par Antoine de Quiqueran de Beaujeu, tous deux jeunes nobles arlésiens. Plusieurs enfeus ont été construits sur ses murs extérieurs, abritant les tombes de plusieurs familles nobles arlésiennes, comme les Quiqueran de Beaujeu, les Romieu ou les de La Tour.



Chapelle des Porcelet (Ville d'Arles)



Chapelle Saint-Accurse (Ville d'Arles : photo C. Queval)

La maison du garde, située un peu plus loin à gauche, a été construite en 1860 par l'architecte arlésien Auguste Vèran. Elle évoque une chapelle romane.

Le monument des consuls a été construit en 1722 à l'endroit où avaient été inhumés les consuls et conseillers municipaux morts pendant la grande peste provençale de 1720-1721. Ces notables s'étaient dévoués jusqu'à la mort auprès de la population. Ce monument a été déplacé au moment où fut construite la voie ferrée en 1844.

Chapelle de la famille des Porcelet

Un peu après la maison du garde, se trouve, sur la gauche, une chapelle du XV^e siècle : la chapelle funéraire de la famille des Porcelet, puissante famille du Moyen Âge. On raconte que cette famille doit son nom à la malédiction d'une mendicante qui, bousculée par une dame des Porcelet, lui jeta un sort : elle mettrait au monde en une fois autant d'enfants qu'une truie du voisinage ferait de petits porcelets.

Chapelle Saint-Pierre-des-Mouleyrès, au nord du site, au milieu des voies ferrées. Une basilique dédiée aux apôtres Pierre et Paul est construite au début du VI^e siècle. Cet édifice, rebâti à l'époque romane, est aujourd'hui connu sous le nom de Saint-Pierre-des-Mouleyrès, rappelant le quartier de moulines qui l'entourait autrefois. La chapelle, détruite en grande partie au XVI^e siècle, fut reconstruite au siècle suivant ainsi que son prieuré. Vendue à des particuliers pendant la Révolution, elle appartient aujourd'hui à la Ville d'Arles et doit abriter le siège de l'Association des sites français du patrimoine mondial.

La chapelle de la Genouillade, à l'est du site, route de Crau, après les anciens Ateliers SNCF. Une première chapelle (non datée) fut construite sur le lieu vénéré où le Christ aurait béni le cimetière. En 1529, en très mauvais état, elle fut reconstruite à l'initiative des vignerons d'Arles. De forme curieuse, avec sa toiture surbaissée et son clocher rebâti au XIX^e, elle conserve son porche d'origine. La porte encadrée de pilastres est surmontée d'un entablement et d'un fronton en demi-cercle orné d'un candélabre de chaque côté. Au XIX^e siècle, elle devint la chapelle des Paysans.



Chapelle Saint-Pierre-des-Mouleyrès et de la Genouillade (photos Ville d'Arles)

5. Les Alyscamps, du XVI^e siècle à la Révolution

Les religieux Minimes étaient implantés à Arles depuis 1591. Leur couvent installé à Trinquetaille dans le prieuré de Saint-Genès-de-la-Colonne, avait été détruit lors des guerres de la Ligue. En 1615, Louis XIII les autorisa à s'installer à Saint-Honorat avec l'obligation de conserver les antiquités du site. A cet endroit se trouvait le couvent que les capucins avaient bâti en 1588 et avaient quitté pour s'installer à Trinquetaille.

Les minimes firent alors d'importants travaux. En 1618, en creusant les fondations de leur couvent, ils découvrirent quatre rangs de tombeaux superposés dont le sarcophage en marbre d'une petite fille, Chrysogone (visible au Musée départemental Arles antique) ; ils surélevèrent en 1686 le sol de l'église qui souffrait de l'humidité apportée par le canal de Craponne, très proche et récemment construit ; ils observèrent à ce moment-là dans le sol douze sarcophages en marbre ; ils refirent la voûte de la crypte et créèrent un escalier axial : ils y rangèrent alors les sarcophages de saints et d'évêques d'Arles. En 1710, on plaça au-dessus de la porte de cette crypte une inscription en marbre les célébrant.

Une chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Grâces fut installée dans l'église Saint-Honorat, côté sud. La belle statue qui l'ornait est aujourd'hui dans l'église Saint-Trophime. Les minimes reconstruisirent également des bâtiments conventuels accolés à l'est de l'église.

Le monastère fut vendu comme bien national pendant la Révolution et fut presque entièrement détruit, l'église seule étant préservée. De nombreux sarcophages furent détruits pour alimenter les ateliers de salpêtre (qui servait à fabriquer la poudre à canon).

6. Le musée en plein air

Au XVIII^e siècle, le Père Dumont, homme érudit arrivé de Rome, se voit confier un projet par les consuls : rassembler dans la cour de Saint-Honorat les divers objets archéologiques épars dans la ville et écrire un ouvrage global sur les antiquités d'Arles. La Révolution en empêcha la publication. Une profusion de sarcophages, cippes, statues sont alors accumulés dans la cour de l'église. Des fragments de tombeaux sont regroupés sur les murs en fonction de la richesse de leur décor. Ce "musée en plein air" établi dès 1784 et ouvert au public est un des premiers musées archéologiques français.

Lors de la Révolution, les objets archéologiques sont mutilés, des cuves de sarcophages prélevées pour alimenter des ateliers de salpêtre. En 1793, Les autorités municipales font transporter les collections les plus précieuses dans l'hôtel de ville. Elles furent ensuite exposées pour une partie à l'église Sainte-Anne au XIX^e siècle, et pour une autre à la chapelle des Jésuites vers 1930, avant de rejoindre le musée départemental Arles antique à la fin du XX^e.



Le musée public d'antiquités, 1789
(Ville d'Arles ; photo C.I.C.L.)



Le site après la Révolution, 1797 (Museon Arlaten)

7. Une nécropole particulièrement saccagée

Dès le Moyen Âge, le cimetière fut pillé, des sarcophages emportés dans les mas pour servir d'abreuvoir. Le site des Alyscamps était déjà à moitié abandonné dès le XVI^e siècle, époque où il fut endommagé une première fois pour permettre le percement du canal de Craonne en 1584. Après 1616, lorsque les religieux minimes furent installés à Saint-Honorat, ils aménagèrent les allées de la nécropole.

Les archevêques d'Arles prirent alors des mesures pour protéger les tombes perpétuellement pillées, les plus beaux sarcophages étant offerts en cadeau aux hôtes de marque : ainsi, Catherine de Médicis et Charles IX, passant à Arles, choisirent quelques-uns des plus beaux sarcophages. Le bateau qui les transportait coula à Pont-Saint-Espirit.

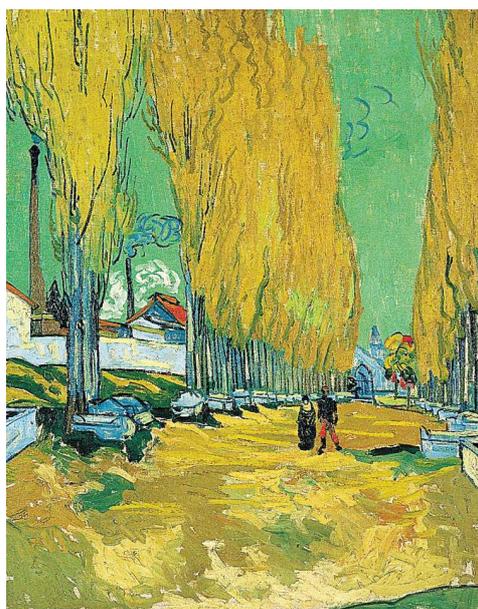
Mais cette volonté de protection ne durera que deux siècles. Bouleversée pendant la Révolution, l'ancienne nécropole sera en partie détruite lors du passage de la voie ferrée du PLM (Paris-Lyon-Marseille) à partir de 1842, puis saccagée par la construction des ateliers de la SNCF au milieu du XIX^e siècle.

Avec le XIX^e siècle, les Alyscamps vont devenir une figure emblématique. Cette image s'est appuyée sur une nouvelle sensibilité née vers la fin du XVIII^e siècle. Encore au début du XIX^e siècle, le faubourg des Alyscamps offrait une promenade pittoresque au milieu d'un site champêtre meublé de sarcophages disloqués et dispersés.

C'est cet aspect que les "impressions de voyage" dans le Midi, d'Alexandre Dumas ont contribué à diffuser, fixant peu à peu l'image du site aujourd'hui célèbre : une allée bordée de peupliers et de tombeaux, une perspective fermée par la silhouette caractéristique de Saint-Honorat. En 1840, Prosper Mérimée, lors de son tour de France à la recherche des monuments français les plus prestigieux, décide de classer le cimetière des Alyscamps et l'église saint-Honorat "Monument historique".

8. Van Gogh et Gauguin immortalisent le site

Vincent van Gogh arrive à Arles en février 1888. Il rêve d'y créer l'Atelier du Midi où il recevrait ses amis peintres. Paul Gauguin est le seul à accepter l'invitation. Il arrive à Arles au mois d'octobre et tous deux travaillent assidûment. Ils réalisent plusieurs tableaux de l'allée des Alyscamps et de l'église Saint-Honorat. Mais la discorde éclate entre ces deux hommes très différents. A la suite d'une dispute particulièrement violente, Vincent se coupe l'oreille et Gauguin quitte Arles précipitamment.



Les Alyscamps peints par Van Gogh ; à gauche figurent une partie des ateliers (coll. particulière)

9. Les arbres de l'allée des Alyscamps

A l'entrée du site une allée de platanes structure l'espace de façon symétrique. Puis l'allée se peuple de façon plus irrégulière, même si la plantation de certains arbres a dû correspondre initialement à un désir d'alignement. La présence du canal de Craponne à gauche de l'allée a invité une végétation spontanée à s'acclimater contre le talus. Cette végétation sauvage se mêle à celle introduite et apporte une note naturelle à cette promenade artificielle. On y trouve des peupliers blancs, des pins, des cyprès, des orangers des osages, des ginkgo biloba, des micocouliers.

A mi-chemin, on peut admirer le port libre d'un grand platane, chose rare pour un arbre habituellement taillé. Dans l'enceinte du jardin de l'église, la présence de cyprès n'étonne pas, tant l'identité de cet arbre est associée aux cimetières. Dans ce lieu, nature et ordre se mêlent harmonieusement pour le plus grand plaisir des promeneurs.

10. La collection de sarcophages du Musées départemental Arles antique

Les plus beaux sarcophages en marbre d'Arles, datant de l'époque paléochrétienne, sont aujourd'hui conservés au Musée départemental Arles antique. Ils représentent la seconde collection au monde de sarcophages après celle des Musées du Vatican à Rome. Les décors magnifiques de ces tombeaux montrent la richesse de la société arlésienne du II^e au V^e siècle de notre ère.



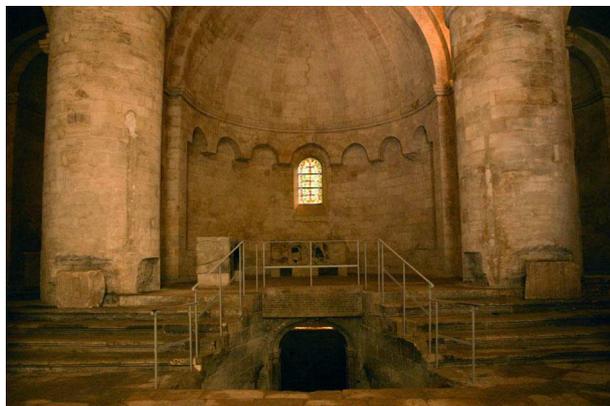
Sarcophage de la remise de la Loi (*traditio legis*), 390-395 (MDAA : photo M. Lacanaud)

11. Les restaurations

Après la Révolution, l'église Saint-Honorat et les chapelles annexes connurent quant à elles une longue période de dégradation : manque d'entretien, utilisation en dépôt de fouilles, assauts de la végétation, maladie de la pierre, dommages causés par les bombardements de 1944, le pillage ou le vandalisme.

Une première campagne, effectuée de 1982 à 1986, permit de conforter l'édifice et de le protéger des intempéries, notamment en reprenant la couverture du transept sud, effondrée en 1981. La restauration des façades extérieures exigea le plus grand soin, compte tenu de la fragilité de la pierre, délicatement lavée, et confortée par l'injection d'un coulis de mortier (chaux hydraulique naturelle blanche). On procéda également au remplacement des vitraux brisés et à la restitution d'une baie de façade nord.

En 1988, la restauration s'est poursuivie sur le portail ouest, dont le décor disparu pu être fidèlement restitué grâce à des dessins anciens : chapiteau du pilastre nord, partie sculptées de l'entablement et du fronton. Les parties saines, nettoyées et consolidées ont été conservées tandis que certains motifs, trop détériorés furent déposés et reconstitués.



Le chœur et l'accès à la crypte de l'église Saint-Honorat

La restauration des autres œuvres sculptées (portail occidental du XII^e siècle, chapelle d'Oraison et de Mollegès ont fait l'objet de minutieux et méthodiques essais dans le but d'enrayer la dégradation de la pierre. C'est dans le même esprit que furent reconnues les traces lacunaires d'enduits polychromes conservés sur les arcatures et les murs du portail de la chapelle Saint-Genest ou les motifs décoratifs peints de la chapelle Notre-Dame-des-Grâces. Plus récemment, la crypte et son accès réaménagés, et la mise en lumière de l'édifice ont permis sa réouverture au public.

12. Le quartier des Mouleyrès

Le quartier des Mouleyrès, est la première banlieue, au sens moderne, de l'évolution urbaine d'Arles. Le quartier s'ouvre à l'est du centre ville au-delà des boulevards et de la voie ferrée, entre la roubine du roy au nord et le canal du Vigueirat à l'est.

Il est né d'une croissance rapide de la population au XIX^e siècle, lors de la révolution industrielle. Plus précisément, c'est l'arrivée du chemin de fer, et la construction des ateliers ferroviaires, qui ont profondément transformé la physionomie de ce qui n'était alors qu'une colline campagnarde, autrefois couverte de moulins à vent, d'où son nom.



Le quartier avant son urbanisation, Louis Mège, 1826 (Museum Arlaten ; photo B. Delgado)

Quartier populaire, initialement à forte densité de cheminots, doté d'une toponymie résolument révolutionnaire (voulue par une municipalité élue en 1900), le quartier des Mouleyrès a conservé aujourd'hui son urbanisme pittoresque et aléatoire.

Entre voie ferrée et canal du Vigueirat, il se prolonge dans sa partie sud par le quartier de la Genouillade, et, pour faire face à la démographie du XX^e siècle, par celui de Griffeuille à l'est, qui y déploie son architecture d'habitat collectif. Celui-ci est composé d'un ensemble d'immeubles, de services publics (école, bibliothèque, centre social,...) et de commerces disposés autour de vastes places et d'espaces verts.

L'ensemble de ce secteur urbain compte quelque 4 500 habitants.

Histoire

Dans l'Antiquité, la colline, portant le futur quartier des Mouleyrès, amenait la voie Aurélienne (en provenance de Rome) à la porte d'Auguste. La nécropole des Alyscamps l'occupait partiellement, en témoignent les tombes rendues visibles au pied de Saint-Pierre-des-Mouleyrès par la tranchée de la voie ferrée.



Sarcophages affleurant de la colline de Saint-Pierre-des-Mouleyrès (Ville d'Arles : photo H.-L. Casès)

Au XV^e siècle, le Molar était la partie nord-est du lieu, où dix-sept moulins à vent étaient répertoriés, sur les vingt et un que comptait alors la ville en 1743. De 1843 à 1856 sont construits les ateliers ferroviaires, autour de la voie inaugurée en 1848. Ce sont ces événements qui vont donner naissance au quartier. Sa physionomie est profondément bouleversée par la tranchée de la voie ferrée, et une nombreuse main d'œuvre s'installe dans le quartier.

A la fin du XIX^e siècle, Van Gogh représentera le seul moulin existant encore actuellement rue Mireille, ainsi que le mas, acheté au XVII^e siècle par Jacques Griffeuille qui plus tard donnera son nom au nouveau quartier. C'est en 1900 qu'est élue une municipalité qui revoit la toponymie des rues dans une optique résolument révolutionnaire. Vers 1965, apparaît le nouveau quartier de Griffeuille.



Le mas de Griffeuille et le nouveau quartier (Ville d'Arles)

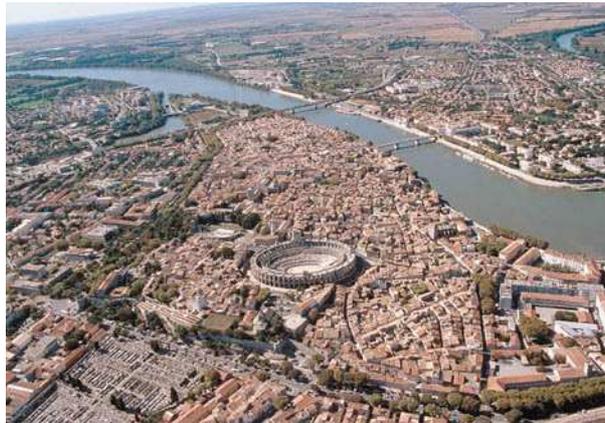
III. ARLES, HISTOIRE ET CONTINUITÉ D'UN PATRIMOINE

Le patrimoine architectural d'Arles s'inscrit dans l'Histoire, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. La ville doit son importance, à travers les siècles, à sa position géographique, sur une colline rocheuse au bord du Rhône, à la rencontre de la mer. Ville au milieu des marais, elle possède, dès l'époque romaine un immense territoire, qui explique encore aujourd'hui qu'Arles soit la plus grande commune de France métropolitaine.

A sa hauteur, le Rhône, en venant buter contre le rocher, décrit une large et majestueuse courbe propice à l'établissement d'un pont et à la création du port que les bras du fleuve et les étangs intérieurs mettent en liaison avec la Méditerranée.

La ville est implantée sur une colline rocheuse de 25m de haut à une trentaine de kilomètres de la mer. Ce promontoire émerge au milieu de vastes étendues plates qui permettent une vision lointaine de la ville. La plaine agricole du Trébon, au nord, la Crau, à l'est, la Camargue et ses étangs au sud sont pour Arles un cadre plan, à basse altitude.

Arles est un site de conservation exceptionnel des différents états superposés de construction d'une ville au cours des siècles

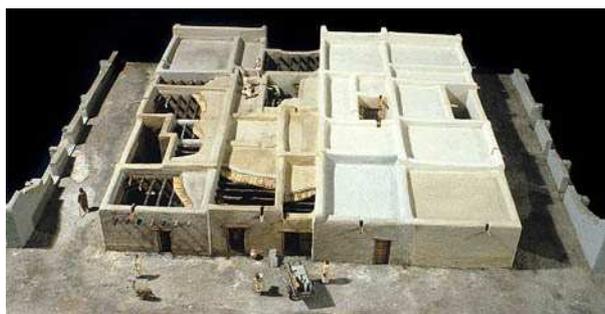


Vue aérienne de la ville (Ville d'Arles ; photo P. Blot)

1. Une véritable stratification urbaine

La ville a conservé des traces des différents modes d'urbanisation qui se sont succédés à travers vingt-cinq siècles d'histoire, dans toute la complexité de l'évolution urbaine. L'organisation des trames proto-historique puis romaine a été révélée par les découvertes archéologiques récentes et les travaux de restauration qui ont mis au jour des élévations de constructions antiques imposantes au sein des immeubles de la vieille ville.

Dans les années 1980 et 1990, les fouilles des sites du jardin d'Hiver et des cryptoportiques ont permis la découverte des vestiges d'une organisation parcellaire en forme de quadrillage, s'inspirant des colonies et des emporions grecs. La ville celto-ligure en liaison étroite avec Marseille grecque, propose déjà un urbanisme bien réglé. La ville est aménagée en terrasses mais le véritable caractère urbain du site apparaît à la suite de restructurations topographiques : les îlots et les rues ont été distribués en trames régulières. Un siècle plus tard, la refonte de l'urbanisme est sensible, principalement sur le site du jardin d'Hiver. Le mélange des traits méditerranéens pour l'organisation urbaine et des caractères indigènes pour l'organisation intérieure de l'habitat, a été mis en lumière par les travaux récents de Patrice Arcelin.



Habitat protohistorique du jardin d'Hiver (maquette MDAA ; photo P. Arcelin)

L'orientation de cette première trame urbaine datée du VI^e siècle av. J.-C. a été reconduite dans l'organisation du plan de la colonie romaine (à partir du I^{er} siècle av. J.-C.) et les grands axes structurants ont été conservés dans les parcellaires médiéval et moderne.

Ainsi le centre historique d'Arles témoigne d'une pérennité exemplaire malgré un renouvellement continu de son tissu bâti.



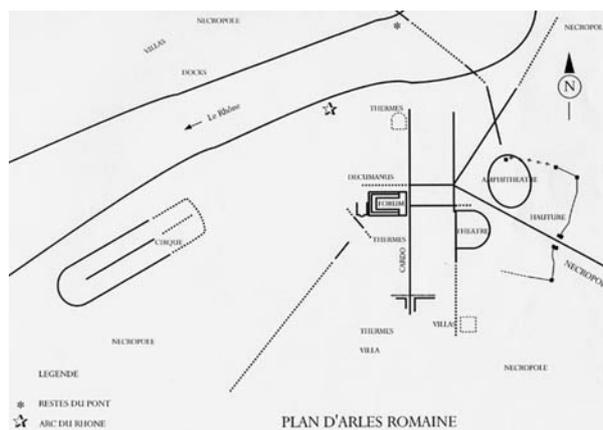
Arles antique, dessin de J.-C. Golvin (MDAA)

2. Une chronologie sans faille

Le parcellaire actuel, dans la partie basse de la ville (la Cité) a conservé la trame urbaine imposée par les Romains. Le quadrillage était rigoureusement aligné nord-sud et est-ouest autour de ses deux axes principaux :

- le *decumanus* (correspond à l'actuelle rue de la Calade) dont des fouilles récentes viennent de confirmer précisément le tracé.
- le *cardo* (actuelle rue de l'Hôtel de Ville)

Les îlots d'habitation sont larges d'une cinquantaine de mètres inscrits dans ce réseau avec, par endroits, des espaces plus vastes réservés à la construction des grands monuments publics. Le théâtre, le forum (les cryptoportiques), l'exèdre du Museon Arlaten, les thermes de la place de la République (disparus) et les thermes du nord (plus tardifs), s'inscrivent dans cette vaste composition urbaine. En revanche, l'Hauture, située au sommet de la colline, ne présente aucune trame orthonormée visible. Ce quartier semble être resté à l'écart de la structure spatiale bien que le mur d'enceinte augustéen l'ait entièrement intégré à l'ensemble de la ville.



Plan d'Arles romaine (MDAA : M. Heijmans, J. Brémond)

Vers l'ouest, le quartier de la Roquette est moins bien connu : des découvertes anciennes de mosaïques montrent que des constructions existaient certainement entre le cœur de la ville et l'emplacement du futur cirque, mais il est délicat de donner des datations concernant l'apparition de ce faubourg. L'arc de triomphe du Rhône dans le quartier du Méjan a disparu mais l'étude de quelques dessins du XVII^e siècle montrent qu'il est d'époque augustéenne et qu'il pourrait être caractéristique d'un changement d'orientation d'un plan de la ville.

Des fouilles ont révélé qu'une grande esplanade existait au sud-ouest du forum, dès le milieu du I^{er} siècle au moins. De l'autre côté du fleuve, à Trinquetaille, les dernières découvertes prouvent l'existence d'un véritable quartier, lié à l'activité du port mais aussi résidentiel. Les nécropoles se développent le long des voies d'accès :

- autour de la voie Aurélienne venant d'Italie (à l'emplacement de ce qui deviendra le cimetière des Alyscamps)
- le long du bourrelet alluvial à l'ouest de la ville (près du cirque) peut-être le long de la voie se dirigeant vers Ernaginum (route d'Avignon)
- à Trinquetaille, au lieu-dit la Pointe.

Vers la fin du I^{er} siècle, au cours de la période flavienne, la ville éclate et sort des murailles élevées sous le principat d'Auguste. Ces changements sont liés à une prospérité économique : à Trinquetaille, les constructions se développent et s'agrandissent avec un luxe et un raffinement décoratif remarquables. Cet habitat se double vers le nord, d'une zone industrielle. Les transformations du I^{er} siècle touchent aussi la rive gauche. La destruction du rempart nord-est favorise la naissance d'un nouveau quartier avec son système viarie, organisé autour d'un amphithéâtre. Ce monument n'est plus inscrit dans la trame originelle mais forme avec elle un angle assez marqué, suggérant le changement de parti urbanistique et peut-être aussi les difficultés que les ingénieurs romains ont dû rencontrer pour intégrer une telle masse architecturale dans la ville.

A l'opposé de l'amphithéâtre, vers l'ouest, il faut noter la construction du cirque entre le fleuve et la nécropole du Plan-du-Bourg. Dans le centre ville - la Cité -, comme ailleurs, le réaménagement s'avère aussi radical. La place construite au milieu du I^{er} siècle (hôpital Van-Gogh) est remaniée, agrandie, embellie, vers la fin de la période flavienne. Elle est traversée par une voie dallée et bordée à l'ouest par un portique. Par ces travaux les urbanistes ont voulu accentuer le lien existant entre le cœur de la ville (l'esplanade s'articule avec le forum tout proche), et l'ensemble cirque - nécropole du Plan-du-Bourg.

Le développement et la prospérité d'Arles cessent momentanément durant la deuxième moitié du III^e siècle, suite à de graves désordres affectant les zones extérieures. Le développement des riches quartiers suburbains est arrêté par des incendies et destructions durant les années 250-270. Le même phénomène a été observé sur la rive gauche où de riches maisons ont été détruites dans ces mêmes années. Le développement urbain ne reprendra que sous Constantin, avec une nouvelle croissance politique et administrative.

Le IV^e siècle après J-C est la deuxième période de splendeur, voire l'apogée de la ville d'Arles. Ce moment rayonnant est dû à la faveur des empereurs de la famille de Constantin.



Arles au IV^e siècle (plan-maquette MDAA : photo M. Lacanaud)

La richesse et la splendeur de la ville au IV^e siècle apparaissent dans Ausone, qui place Arles au deuxième rang des villes gauloises après Trèves, et dans un texte anonyme, l'*exposio totius mundi*. Dans les deux cas, c'est surtout la fonction commerciale, Arles port fluvial et maritime, qui est soulignée. Ausone, d'autre part, décrit la situation géographique en parlant très précisément de "ville double", *duplex Arlas*.

Au IV^e siècle, la topographie chrétienne s'installe. En tant que ville portuaire Arles a sans doute connu assez tôt une communauté chrétienne. Il reste des traces archéologiques de la présence des empereurs, de la survie de l'habitat à Trinquetaille et la naissance de la topographie religieuse, malgré un inventaire décevant. De cette époque, il reste dans la ville :

- Les thermes situés près du Rhône, appelés thermes de Constantin.
- L'aile nord des cryptoportiques : une galerie à arcades s'appuie sur les cryptoportiques augustéens et s'ouvre en avant de boutiques sur une rue ou une place publique. Cette place était bordée par le grand bâtiment public ou temple dont nous sont parvenues deux colonnes surmontées d'un demi-fronton.
- Au sud de la ville, à l'extérieur des murs, des thermes, découverts sur le site de l'Esplanade, ont été remaniés par une grave destruction à la fin du III^e siècle. Ils continuent d'être utilisés pendant la première moitié du IV^e siècle, avant l'abandon et la récupération des marbres par les chauffourniers qui y campent jusqu'à 380 environ.

Pour ce qui est de l'habitat privé, la documentation est assez succincte.

- Des destructions importantes affectent le quartier de Trinquetaille durant la deuxième moitié du III^e siècle. Toutefois, certaines pièces des riches maisons des II^e et III^e siècle sont réutilisées, parfois restaurées grossièrement.
- Sur la rive gauche, le phénomène de l'occupation sporadique se renouvelle après la destruction du III^e siècle. Citons l'exemple d'une villa détruite vers 250 qui est réoccupée partiellement, mais sans le même caractère luxueux, jusqu'à la seconde moitié du IV^e siècle.

Ainsi, d'après les connaissances actuelles, on ne connaît pas encore d'habitations privées datées du IV^e siècle, dont le luxe atteigne celui des villas de Trinquetaille et du sud de la ville des II^e et III^e siècles. Les archéologues s'interrogent encore sur le lieu d'habitation de la riche élite arlésienne dont l'existence est assurée par l'impressionnante série de sarcophages en marbre conservés dans les musées d'Arles. Il est difficile de croire que d'éminentes personnalités aient vécu dans un quartier en partie ruiné, aussi les archéologues ont-ils imaginé deux hypothèses :

- réorganisation de grands quartiers aux IV^e et V^e siècle
- propriétés foncières situées en Camargue, en direction des Alpilles, vers la Crau, assez éloignés de la ville.

En ce qui concerne la topographie religieuse, les fouilles de 2003 mettant au jour les vestiges d'une très vaste basilique paléochrétienne, sans doute la première cathédrale d'Arles, font évaluer à la hausse l'importance de l'Église d'Arles à cette période : un ensemble épiscopal monumental domine la ville, sur la colline de l'Hauture, probablement à partir du V^e siècle.

A l'extérieur de la ville les vastes nécropoles païennes sont à l'origine des nécropoles paléochrétiennes. Les sépultures s'accumulent autour de la tombe du martyr saint Genest qui était déjà particulièrement vénéré. Cette zone cémétériale était très étendue : le plus grand nombre de sarcophages a été trouvé autour de la chapelle Saint-Honorat mais quelques-uns ont été exhumés du jardin d'Hiver.

De l'autre côté de la ville, près du cirque romain, la nécropole existe toujours au IV^e et même au V^e siècle. A Trinquetaille enfin, la nécropole Saint-Genest est moins riche que celle des Alyscamps mais livre tout de même un bon nombre de sarcophages datables du IV^e siècle et des deux siècles suivants : très étendue, elle va jusqu'à l'ouest de Trinquetaille.

Pour le V^e et le VI^e siècle, on observe la construction d'une enceinte réduite, en grand appareil, édifiée presque entièrement avec des pierres de remploi arrachées aux monuments proches. En ce qui concerne le réseau viaire, il n'en reste que deux fragments :

- A l'Espace Van Gogh, la voie dallée d'époque flavienne est recouverte par une voie en terre battue qui reprend la direction d'origine. Cette voie de terre battue est réparée et rechargée fréquemment jusqu'à son abandon à la fin du VI^e siècle ou au début du VII^e.

- Une autre voie en terre battue a été découverte sur le chantier de l'Esplanade. Ce chemin ne suit pas le *cardo* mais se dirige vers le sud-est en direction des Alyscamps. Le quartier semble totalement abandonné vers le VI^e siècle. L'habitat privé de son côté, n'a laissé que quelques éléments d'habitations assez frustes, des épaves et des bâtiments publics dès le début du V^e siècle. Citons par exemple la présence d'une maison sur le dallage flavien, à côté de la voie en terre battue. Au dessus des cryptoportiques, un habitat prend possession du dallage du forum augustéen dans la deuxième moitié du V^e siècle : le stylobate et la colonnade sont donc détruits à cet endroit. Enfin, il y avait sans doute un habitat dans les arènes comme au cirque.



Arles au V^e siècle, dessin de Yacine Azzoug (Ville d'Arles)

Dès le V^e siècle, certainement avec l'accord du pouvoir civil, le théâtre antique commence à être pillé afin de fournir des matériaux de construction pour la basilique. Notons que le phénomène des habitations parasites occupant certains bâtiments et espaces publics apparaît au même moment. Les archéologues proposent deux hypothèses pour expliquer ce phénomène :

La croissance de la population due au transfert de la Préfecture depuis Trèves et à l'installation d'administrations impériales,

- La recherche d'une protection améliorée auprès des remparts de la ville, sachant qu'il s'agit d'habitats modestes.

D'autres hypothèses existent concernant la disparition de l'habitat extra-muros durant la deuxième moitié du VI^e siècle :

- Les habitants cherchent-ils refuge à l'intérieur d'une enceinte réduite plus sûre ?
- La population diminue-t-elle à cause de la peste ?

On ne sait pas encore à quel moment le groupe épiscopal du IV^e siècle fut transféré du sud-est de la ville, vers le centre, à la place de l'actuelle église Saint-Trophime. Sur ce même lieu du quartier de l'Hauture, l'évêque Césaire fonda en 508 un monastère de femmes avec une triple basilique dédiée à Sainte-Marie, Saint-Jean-le-Baptiste et Saint-Martin. Nous ne sommes pas bien renseignés en ce qui concerne les fondations religieuses de l'évêque Aurélien qui fonda intra-muros probablement en 547 un monastère d'hommes avec une basilique *in honore sanctorum Apostolorum*. Ce monastère est sans doute à l'origine de l'église Sainte-Croix dans le Bourg-Vieux.

Le même évêque fonda un monastère de femmes à l'intérieur des murs. La localisation du bâtiment avec sa *basilica sancta* est inconnue. Ainsi, au VI^e siècle, à l'intérieur des remparts et en dehors du groupe épiscopal, il existe au moins trois monastères, au moins deux et peut-être trois églises dédiées à Sainte-Marie, et une dédiée aux Saints-Apôtres. La vie de Césaire fait aussi mention d'une autre basilique des Apôtres où l'évêque avait une demeure et qu'on ne saurait identifier avec celle du monastère d'Aurélien.

La vie de Saint-Hilaire mentionne une basilica Constantia nommée peut-être d'après Constance au début du V^e siècle. Césaire fut quelques temps abbé d'un monastère in *suburbana insula*. Au Moyen Âge, ce terme désigne l'île de Cappe, environ trois kilomètres au sud-ouest de Trinquetaille. Le monastère de Césaire se trouvait-il ici ou plus près de Saint-Genest, on ne saurait le dire. La nécropole des Alyscamps se développe avec le culte du martyr Genest. Une *basilica beati genesi* a sans doute remplacé assez tôt la chapelle primitive. Le lieu est toujours aussi réputé pour les inhumations mais la série de sarcophages en marbre datés du IV^e siècle ne continue pas au-delà du V^e siècle. Saint-Hilaire, par exemple, est inhumé dans un sarcophage païen en remploi.

Il est difficile de définir les limites de cette nécropole :

- Certaines zones sont abandonnées (jardin d'Hiver)
- Elle est étendue plus au nord (au-delà de la voie du chemin de fer) et autour de la basilica sancti Petri et Pauli fondée en 530.

La troisième nécropole paléochrétienne du IV^e siècle, celle de Saint-Genest de Trinquetaille encore utilisée au V^e et même au VI^e siècle. On ne sait pas si la nécropole du cirque au Plan-du-Bourg était utilisée au V^e siècle. En 1970 ont été découverts quelques tombes et un grand mausolée daté de la deuxième moitié du IV^e ou du début du V^e siècle. Ainsi, la topographie arlésienne présente deux aspects différents. Pour la topographie religieuse retenons la fondation de nombreux monastères et la continuation des inhumations aux Alyscamps, au Plan-du-Bourg et à Trinquetaille. D'autre part, l'habitat se greffe dans les bâtiments et espaces publics à partir du début du V^e siècle. A l'extérieur des murs, ces habitats sont utilisés jusqu'au milieu du VI^e siècle sans que l'on puisse véritablement relier ce fait à une problématique historique générale.

Du VII^e au IX^e siècle, période de repli du Haut Moyen Âge, seules les mentions des guerres et de la dizaine d'épidémies de peste qui ravagent la ville percent le silence presque total des textes : c'est une période d'insécurité où le véritable danger est constitué par les Sarrasins qui pillent la cité et dévastent même la tombe de Saint-Césaire. L'agriculture arlésienne est ruinée : la famine règne, les paysans se réfugient à l'intérieur de la cité, donc la vocation défensive devient primordiale. Ainsi, à la fin du VI^e siècle, Arles et toute la Provence entrent dans une période difficile. C'est la fin des listes épiscopales, les textes ne s'éclairent qu'à la fin du IX^e siècle, et nous avons peu de données archéologiques.

- Dans l'enclos du monastère de femmes fondé par Saint-Césaire, l'abbesse Resticule, qui vivait au début du VII^e siècle a fait construire une église *in honore sanctae Crucis* avec sept autels et une chapelle Saint-Michel.

- Au même endroit, on note la présence d'une église Saint-Pierre sans que l'on puisse dire à quelle date elle fût fondée.
- A la fin du IX^e siècle, notons la reconstruction d'un monastère après la destruction causée par les invasions normandes et sarrasines.
- Notons enfin la restauration de la tombe de Saint-Césaire.

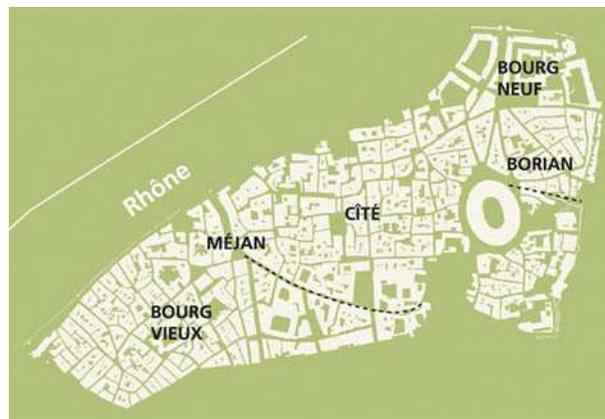
La nécropole des Alyscamps est réutilisée à l'époque carolingienne et, à l'ouest de la nécropole il est signalé l'existence d'une chapelle Sainte-Eulalie qui appartient à l'abbaye de Saint-Césaire (cf. un texte du IX^e siècle). Les archéologues proposent d'autre part l'existence hypothétique d'une chapelle plus ancienne que la précédente, à l'ouest de la chapelle Saint-Césaire du XII^e siècle. Un texte du IX^e siècle cite l'existence d'une église Saint-Martin appartenant au monastère de Saint-Césaire : il est difficile de savoir s'il s'agit de l'église Saint-Martin près du Rhône ou d'une autre église située dans la nécropole orientale des Alyscamps. La nécropole tardive située à l'ouest de Trinquette appartient peut-être aussi à cette période. Seulement deux points permettent de situer l'habitat privé des VIII^e et IX^e siècles :

- Le site de Sainte-Luce, près du Rhône (céramique du IX^e siècle)
- Le site de l'espace Van Gogh a lui aussi laissé quelques éléments

La documentation pour la période du VII^e au IX^e siècle est bien limitée ; il est difficile de se former une idée du mode de vie à cette époque et de la vitalité topographique. Il faut quand même noter que les textes réapparaissent à la fin du IX^e siècle, le développement de la ville est déjà amorcé.

Le X^e et le XII^e siècles se caractérisent par la reprise économique et l'essor de l'Église. Un relatif retour à la sécurité, sous l'autorité des comtes de Provence, permet de voir quelques signes de reprise économique. Les textes sont encore bien peu nombreux mais quelques indications se font jour. Au X^e siècle la ville d'Arles est encore enserrée dans un rempart qui pourrait remonter au Haut Moyen Âge mais dont les limites sont mal connues. En ce qui concerne la portion orientale de la ville, la muraille romaine a été conservée. Pour la portion méridionale, l'enceinte englobe le portique du théâtre dont une travée a été transformée en tour de défense au cours de la période précédente.

Vers 980-1000, on sait qu'il existe des maisons extra-muros. Nous avons peu de renseignements sur la vie économique mais nous savons qu'à la fin du X^e siècle il existe un marché et un quartier juif situé à l'emplacement de ce qui deviendra la juiverie au Bas Moyen Âge (aujourd'hui rue du Docteur Fanton). Une restructuration, après le couronnement en 1178 de Frédéric Barberousse comme roi d'Arles, s'accompagne d'un mouvement général de renouveau économique et surtout d'un essor de l'Église. C'est aussi la reprise du grand commerce. Notons aussi l'ampleur des pèlerinages qui passent désormais par Arles. Nous assistons en même temps à une renaissance de la ville qui sort du cadre urbain hérité de la fin de l'Antiquité.



Les quartiers d'Arles au Moyen Âge (Ville d'Arles)

- Le Bourg-Vieux se structure à l'ouest,
- Le Bourg-Neuf apparaît au nord,
- Trinquetaille prend de l'ampleur autour du château des Baux.

Nous savons d'autre part qu'une fortification importante de par sa position stratégique, sera édifiée au début du XII^e siècle. Les transformations de Saint-Trophime marquent le poids spirituel et temporel de l'archevêque. Et, la construction du cloître Saint-Trophime, cloître canonial, marque la puissance du courant réformateur soutenu par la réforme grégorienne.

Au XIII^e siècle la topographie arlésienne se fixe dans les remparts qui définissent toujours le premier secteur sauvegardé. A l'intérieur de l'enceinte, l'espace urbain est divisé en plusieurs zones distinctes :

- Le Bourg-Vieux (aujourd'hui La Roquette)

Dans un rempart du XII^e siècle est géré par une administration autonome (sous la tutelle de la famille des Porcelet pendant un siècle). Il englobe deux paroisses, celles de Saint-Laurent et de Sainte-Croix, et une chapelle, celle des Porcelets Saint-Maurice. Au sud, une seule porte, celle du Marché-Neuf qui relie le Bourg-Vieux, le Méjan et la Cité. Sur la place Sainte-Croix (aujourd'hui Place Paul-Doumer) où se trouvent la poissonnerie et la boucherie, se déroulent les criées publiques pour les habitants du Bourg. Près du rempart ouest, en 1218, est édifié le couvent des Frères-Mineurs.

- Le Méjan : il s'agit d'une zone intermédiaire entre le Bourg-Vieux et la Cité mais ses limites sont difficile à définir précisément.
- La Cité : cette zone concentre la plus grande partie des édifices publics : la cathédrale, la maison Commune, les hôpitaux, la place de Justice...

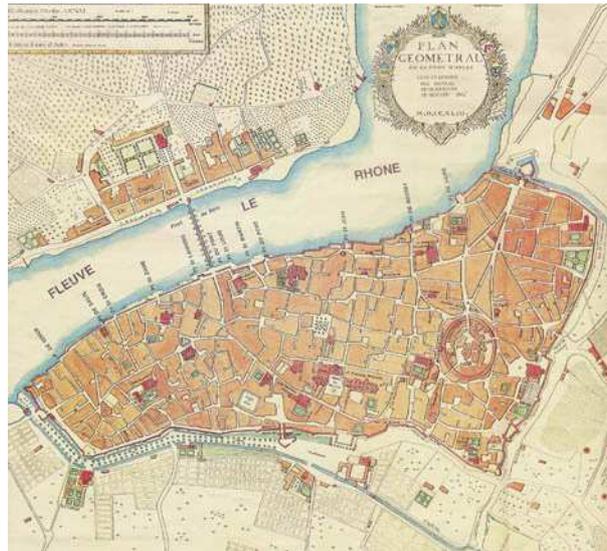
Dans la paroisse de Saint-Pierre-de-Pesulo, une importante communauté juive possède une synagogue. Les monuments romains sont toujours présents même si certains sont ensevelis comme le théâtre ou réutilisés avec une fonction différente : citons par exemple les thermes du nord qui servent de palais comtal puis de fourrière, et les arènes, transformées en village. L'enceinte romaine est insérée dans le rempart construit au milieu du XIII^e siècle.

- Le Bourg-Neuf :

Vers le XII^e siècle, un mouvement d'urbanisation accentué amène la construction de nouvelles habitations au nord du rempart depuis la Major jusqu'au Rhône, à côté de l'église Saint-Julien. Ce quartier se structure autour du castrum de Portaldosa vers la fin du XII^e siècle. Au début du XIII^e siècle, on peut noter la présence d'un hôpital. A peu près au même moment un faubourg se crée vers la porte Agnel : il s'agit du Borian ou Mercatum. Nous n'avons que peu de mentions sur le faubourg de Trinquetaille.

Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, les différents quartiers de la ville hérités du Moyen Âge vont peu changer, la configuration reste identique dans les murailles du XIII^e siècle. Au-delà des murailles, la colline des Mouleyrès est couverte de moulins à vent qui fournissent la farine aux Arlésiens.

A la fin du XV^e siècle, la prospérité arlésienne se dégrade entre autres à cause de la découverte du Cap de Bonne-Espérance qui, en ouvrant de nouvelles voies commerciales accentua le mouvement de décadence de la place portuaire d'Arles. La fin du XVI^e siècle est marquée par les épidémies de peste et les guerres de religion. Pour cette période, on ne note pas de changement important dans la ville mise à part la disparition de la Juiverie.



Plan de la ville d'Arles, 1743 (Ville d'Arles : médiathèque)

L'architecture s'ouvre aux idées nouvelles d'Italie mais la Cité reste la même : les riches propriétaires se contentent de racheter des parcelles jouxtant leurs maisons pour reconstruire sur les mêmes emplacements de somptueuses demeures héritées de l'art de la Renaissance.

En 1584, l'ingénieur Adam de Craponne fait passer le canal qui amène l'eau de la Durance à travers la Crau jusqu'au Rhône au nord de l'église Saint-Honorat des Alyscamps, coupant en deux le cimetière des Alyscamps. Le site est alors pour la première fois profondément modifié.

Au XVII^e siècle, la ville est toujours dans son enceinte. Les remparts du Moyen Âge sont restaurés sous Louis XIII pour la protection contre l'hérésie protestante qui risque de se ranimer. Les seules modifications notables du tissu urbain sont apportées par les établissements religieux de fondation récente tout autour de la ville (Carmes-Déchaussés, Capucins, Carmélites, Minimes) et la construction de nombreux et vastes hôtels particuliers. Au XVII^e siècle, la population est stationnaire : elle vit à l'aise entre les remparts. Les règlements de voirie s'efforcent d'agrandir les rues non sans difficulté. Le problème s'avère important puisque déjà en 1505, le conseil avait délibéré pour faire abattre les auvents et les tables des boutiques, et décidé d'interdire de lancer les ordures dans les rues.

Une politique d'alignement est entreprise en 1679 par les consuls. Ceux-ci "délibèrent un alignement général des rues pour les rendre plus agréables et plus commodes". Cette politique d'alignement modifie considérablement l'aspect du centre ville et amène des dizaines d'Arlésiens à refaire une partie de leur maison. Il est intéressant de souligner que, les consuls, en tant que propriétaires d'hôtels, sont eux-mêmes concernés, avec l'ensemble des nobles : les registres de voirie et carreirerie conservés aux archives municipales ont consigné l'alignement et la réfection de la façade d'une vingtaine d'hôtels particuliers entre 1686 et 1769.

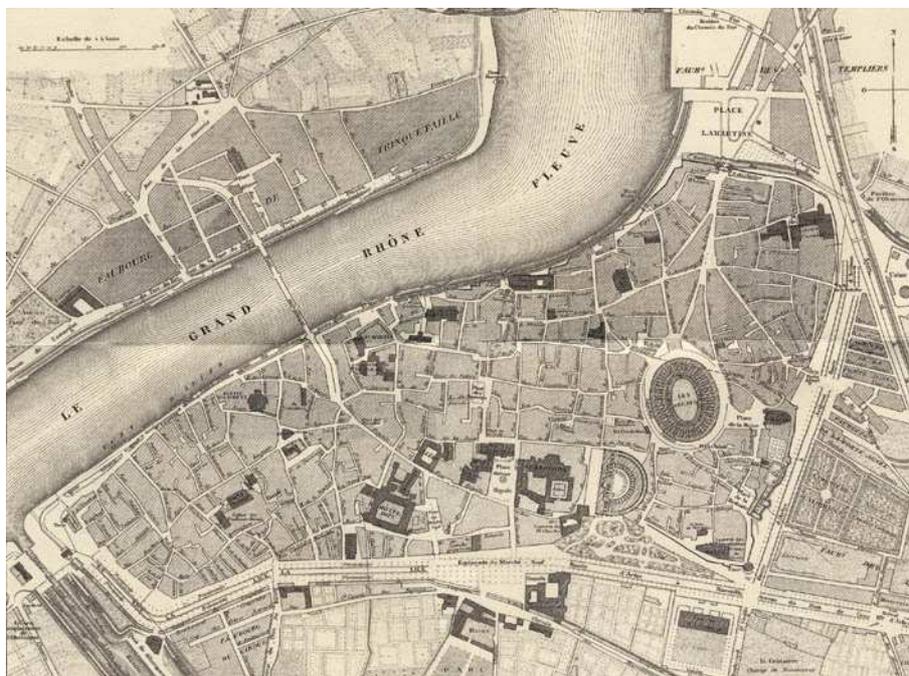
Il faut noter toutefois que la décision des nobles d'embellir leur hôtel précède souvent la décision d'alignement, qui n'en est alors que la conséquence. Pour l'ensemble de la population, une indemnité est prévue pour le reculat de la façade et la "plate-forme" perdue. Mais chaque particulier paie les travaux de maçonnerie. C'est dans la première moitié du XVIII^e siècle que l'on compte le plus grand nombre d'alignements : il y en a deux entre 1680 et 1691, six de 1692 à 1703, dix-sept de 1704 à 1729, et dix en moyenne ensuite par décennies, jusqu'en 1790.

Mais les grands travaux ne concernent pas uniquement la ville. Pour développer son agriculture, Arles fait appel en 1642 à Van Ens, ingénieur hollandais, pour assécher les marais qui l'entourent. Il signe un contrat avec les consuls, s'engageant à construire des canaux et à les entretenir à ses frais.

Il construit alors le marais du Vigueirat et de la Vidange pour contenir les eaux du Rhône et envoyer les eaux des marais à la mer. Ruiné, il ne pourra pas achever sa tâche.

Ce fut par ordre de la Convention Nationale et en punition pour ses sentiments légitimistes que la ville d'Arles fut condamnée à avoir son enceinte rasée. Durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle, apparaissent des établissements industriels et artisanaux autour des murailles. Malgré une importante activité portuaire, qui est une des principales ressources de la ville d'Arles, celle-ci n'atteint jamais l'hégémonie de Marseille, sa rivale. Ce n'est donc qu'après une longue période d'adaptation qu'Arles va changer de visage pour amorcer la Révolution industrielle du XIX^e siècle.

A partir du milieu du XIX^e siècle, la ville n'est plus agrandie mais équipée. On voit s'élever le théâtre, les haras, le canal d'Arles à Bouc est creusé, la promenade des Lices aménagée, les arènes et le théâtre antique ont été dégagés. A la fin du siècle le chemin de fer révolutionne l'économie et la physionomie. Notons le percement de nouvelles artères, l'aménagement de deux ponts sur le Rhône, un pour le train en 1866 et l'autre en 1875 pour relier la ville à la rive ouest du Rhône à la place du pont de bateaux. L'urbanisation gagne rapidement en périphérie par extension de faubourgs et le développement de la ville au sud du boulevard des Lices, où s'installe une caserne d'infanterie.



Plan de la ville en 1871 (Ville d'Arles : archives communales, photo D. Bounias)

Durant la première moitié du XX^e siècle se tisse une toile d'araignée de voies ferrées. Le développement d'une banlieue pavillonnaire accompagne l'expansion de la ville d'Arles principalement dans les quartiers de Monplaisir, la cité PLM et le quartier de Chabourlet, des entreprises importantes comme les Constructions Métalliques et les papeteries Étienne viennent renforcer les emplois des Ateliers SNCF. Apparaissent aussi de grands équipements publics comme la Poste, les Finances et la salle des Fêtes qui sont installés sur le boulevard des Lices.

Après la guerre, le viaduc ferré disparaît, le quartier de la Cavalerie est bombardé puis reconstruit. nous assistons au développement urbain des périphéries : ZUP, immeubles collectifs, HLM, ZI. Parallèlement à cette extension, la ville prend de plus en plus conscience de la richesse de son patrimoine. Cette prise de conscience aboutit à la création d'un secteur sauvegardé. Par ailleurs, de grandes campagnes de restauration commencent dès 1970 dans les principaux monuments.

3. L'urbanisme arlésien, un conservatoire privilégié de l'histoire du patrimoine

- Les édifices antiques réutilisés

La forme ou l'organisation de certains quartiers du centre historique est directement déterminée par la réutilisation de grands monuments à la fin de l'Antiquité. Ces réutilisations ont donné lieu à des formes originales d'urbanisations insérées dans les enveloppes structurelles d'édifices antiques. Certaines sont à l'origine de la conservation exceptionnelle d'une partie importante des monuments romains de la ville.

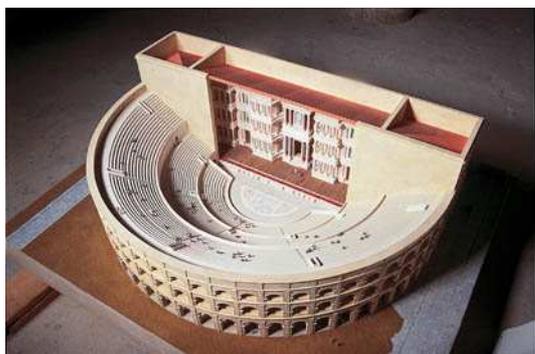
C'est le cas de l'amphithéâtre, fortifié à l'époque médiévale, des cryptoportiques du forum, conservés sous le palais des Podestats et le plan de la Cour (XII^e siècle), des thermes de Constantin reconvertis en palais comtal au XII^e siècle, ou des vestiges du palais du Prétoire redécouvert à la fin des années 1980 et devenu un palais médiéval.



L'amphithéâtre d'Arles tel qu'il est à présent, gravure de J. Peytret, 1686 (Ville d'Arles : médiathèque)

- Un groupe exceptionnel de monuments illustrant de façon exemplaire les équipements urbains liés à la romanisation de la Gaule

Arles, présente un ensemble exceptionnel de monuments représentatifs des équipements de confort urbain apportés par la romanisation de la Gaule. Le théâtre et l'amphithéâtre sont des illustrations exemplaires de programmes architecturaux des cités romaines. Les deux édifices permettent de comprendre l'organisation et les grands principes des monuments de spectacle de l'Empire romain.

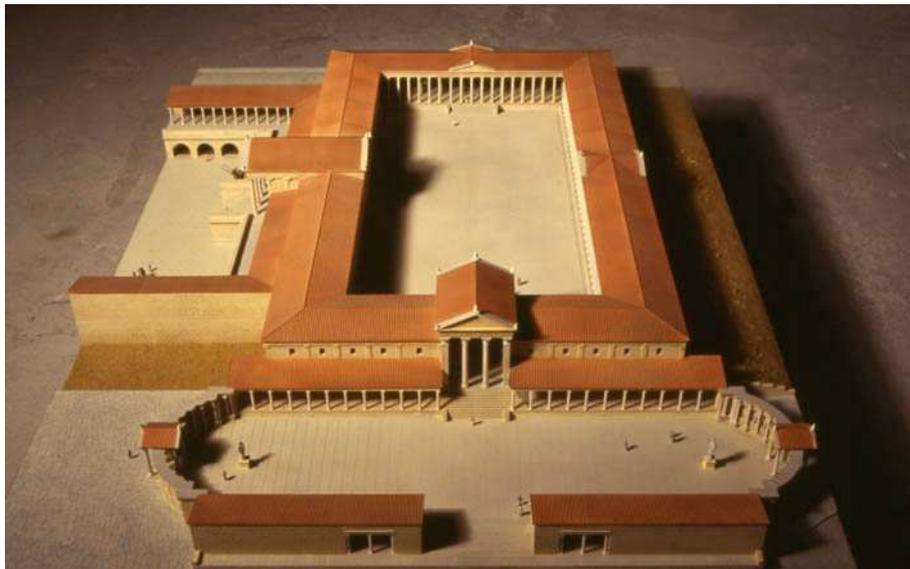


Maquettes du théâtre et de l'amphithéâtre restitués (MDAA : photo M. Lacanaud)

Le cirque (dégagé en partie dans les années 1980), permet malgré de faibles élévations de prendre la mesure des dimensions de ce type d'équipement sportif (450 m de long) bien que la mise en valeur de ce monument reste à programmer.

Les thermes de Constantin représentent un des exemples de thermes antiques les mieux conservés en Gaule. Ses élévations imposantes permettent d'appréhender l'organisation et le fonctionnement d'un établissement thermal. Le bon état de conservation des hypocaustes (fourneaux souterrains) facilite la compréhension des techniques de chauffage des piscines.

Les cryptoportiques, (galerie périphérique située sous les portiques du forum, est un des exemples les mieux conservés de ce type de structure. Son intégralité permet de mesurer les dimensions importantes du portique ouvrant sur le forum (90 x 60 m). Les vestiges du forum adjacent situés dans la cour du Museon Arlaten constituent un des rares exemples d'élévations de ce type de place à exèdres conservé dans le monde romain.



Maquette du forum restitué (MDAA : photo M. Lacanaud)

- Arles, un centre historique préservé à l'intérieur de ses limites historiques

La forme urbaine de la ville, s'est figée au XII^e siècle après un réveil et un essor urbain précoce par rapport à l'ensemble des autres villes du midi méditerranéen. Le centre historique a donc conservé l'intégrité de sa forme urbaine, contenu dans les limites de son rempart médiéval. Une partie importante des dispositifs défensifs antiques et médiévaux a été remarquablement conservée à l'est de la cité.



Vue aérienne du centre ancien (photo SDIS)

- Un ensemble exceptionnel de vestiges illustrant les étapes d'évolution du groupe cathédral de l'époque paléochrétienne jusqu'au XIX^e siècle

Les vestiges du chevet de la cathédrale paléochrétienne découverts lors de fouilles archéologiques en 2003 appartiennent à un édifice de dimensions exceptionnelles qui placent la construction parmi les plus grandes basiliques de l'Occident paléochrétien. Rattaché à la découverte plus ancienne d'une première nef paléochrétienne plus au sud, cet édifice appartient au premier groupe cathédral d'Arles du VI^e siècle situé à l'intérieur du rempart sud-est avant son transfert ultérieur près de l'ancien forum romain. Arles présente un cas exceptionnel de conservation de différents états d'un quartier cathédral, du fait du déplacement du complexe religieux dans l'espace urbain. Cet exemple est d'autant plus important que l'Église d'Arles a longtemps conservé la primatie dans la hiérarchie chrétienne en Gaule.

- Un exemple éminent de nécropoles illustrant les principes de l'inhumation chrétienne *ad sanctos* (près du sanctuaire) de l'Antiquité tardive jusqu'au XIII^e siècle

Genest connu comme le premier martyr arlésien, est à l'origine des rites d'inhumations *ad sanctos*, d'abord dans le quartier de Trinquetaille, près du lieu de son exécution et de son inhumation, avant le transfert de ses reliques dans la nécropole des Alyscamps. Par la suite le développement d'un culte autour des sépultures des évêques arlésiens (Concordius, saint Hilaire, saint Césaire) va donner une dimension et une renommée exceptionnelles aux nécropoles d'Arles. Cette tradition d'inhumation sur le site des Alyscamps se maintiendra jusqu'à l'époque médiévale. Une abbaye, sous le vocable de Saint-Honorat, s'établit sur les lieux probablement au X^e siècle.

La nécropole d'Arles, qui constitue après Rome la plus grande nécropole de l'Occident chrétien est un exemple éminent illustrant l'importance des reliques et de l'inhumation près des saints dans les pratiques funéraires chrétiennes. De nombreux pèlerins venaient d'ailleurs s'y recueillir car Arles était le départ d'un des chemins allant vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

- Un foyer artistique et un ensemble monumental exceptionnels témoignant de l'influence de l'art antique dans l'art roman provençal

Dans le courant du XII^e siècle, l'abondance des sarcophages antiques et paléochrétiens à Arles est à l'origine de l'émergence d'un courant artistique fortement influencé par l'art antique. Les exemples du portail et du cloître Saint-Trophime ont été une source de diffusion de l'art roman de style antiquisant à travers la Provence à partir d'un foyer d'artistes s'inspirant de la sculpture antique ou cherchant à se réapproprier une technique disparue au moyen de modèles antiques conservés dans le paysage urbain.



Portail et cloître Saint-Trophime (Ville d'Arles ; photo M. Heller ; H.-L. Casès)

- La continuité dans la ville classique

Arles a été un long chantier au cours des siècles, se reconstruisant sans cesse selon les besoins et les goûts de chaque époque, particulièrement lors des périodes de prospérité. Aujourd'hui le visiteur se promène dans une ville classique dont beaucoup de maisons et d'églises datent des XVII^e et XVIII^e siècles. Les églises, comme l'église des Jésuites, l'église Saint-Julien, l'église Sainte-Anne, la chapelle des Trinitaires ont souvent été entièrement construites ou reconstruites au XVII^e siècle. Par contre, les façades des maisons et des hôtels particuliers de cette époque cachent souvent des escaliers ou des cours plus anciennes, magnifiques vestiges du Moyen Âge ou de la Renaissance, heureusement préservés.



Façade de la chapelle des Jésuites



Façade de l'hôtel de Grille (photos Ville d'Arles)

4. La valeur universelle exceptionnelle d'Arles

La qualité et la grandeur des monuments antiques liés à la romanisation, l'exceptionnelle continuité des édifices arlésiens anciens réutilisés dans un périmètre correspondant aux limites historiques, la vaste nécropole des Alyscamps, la permanence du groupe cathédral depuis le V^e siècle, la beauté des monuments romans influencés par l'art antique donnent au patrimoine d'Arles une valeur universelle exceptionnelle qui lui vaut d'être inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Arles est un site de conservation exceptionnel des différents états superposés de construction d'une ville au cours des siècles.

La ville a en effet conservé des traces des différents modes d'urbanisation qui se sont succédés à travers vingt-cinq siècles d'histoire, le tout dans toute la complexité de l'évolution urbaine. L'organisation des trames protohistorique puis romaine a été révélée par les découvertes archéologiques récentes et les travaux de restauration qui ont mis au jour des élévations de constructions antiques imposantes au sein des immeubles de la vieille ville.

Dans les années 1980 et 1990, les fouilles des sites du jardin d'Hiver et des cryptoportiques ont mis au jour les vestiges d'une organisation parcellaire en forme de quadrillage, s'inspirant des colonies et des emporions grecs. L'orientation de cette première trame urbaine datée du VI^e siècle av. J.-C. a été reconduite dans l'organisation du plan de la colonie romaine (à partir du I^{er} siècle av. J.-C. et les grands axes structurants *cardo* et *decumanus* ont été conservés dans les parcellaires médiéval et moderne.

Le centre historique d'Arles témoigne d'une pérennité exemplaire malgré un renouvellement continu de son tissu bâti.

Sources

Ces textes sont extraits de :

- Carte archéologique de la Gaule, Arles, Crau, Camargue, Académies des Inscriptions et Belles-Lettres, Marie-Pierre Rothé et Marc Heijmans, C.I.D., 2008
- La valeur universelle exceptionnelle d'Arles, Philippe Mercier, 2006
- Arles, histoire, territoires et cultures, Actes sud, 2008
- Arles, le guide, Éditions du Patrimoine, 2001
- Les Alyscamps, mini-guide, Ville d'Arles ; Le pré carré, 2002
- Géraud Buffa, Service régional de l'Inventaire, 2006

Le présent document est une version allégée de la publication *Le Parc des Ateliers d'Arles*, réalisée par la Ville d'Arles, en collaboration avec AREA-PACA, 2010. Le texte en est l'intégral – à l'exception de la dernière partie "*Un paysage urbain historique*" –, et reprend une partie des illustrations.